

# JOURNAL DES DEMOISELLES

## VOYAGE A TRAVERS LES MOTS

### INSTRUMENTS A PERCUSSION

(SUITE ET FIN)

#### Les Jaquemarts.

Les pays du Nord sont ceux aussi où l'on voit le plus fréquemment cette figure d'ordinaire en métal qu'on appelle *Jaquemart*, du nom, dit-on, de son inventeur (Jacques Mark). Cette figure représente un homme, quelquefois aussi une femme, qui, un marteau à la main, sonne les heures sur une cloche ou sur un timbre. Ménage a une autre opinion sur l'étymologie de ce nom: il le compose des mots *Jaque* et *maille*, *Jaque* de *maille* (habillement de guerre), à cause de l'habitude qu'on avait, au moyen âge, de mettre sur les tours, au sommet des clochers et des monuments élevés, des hommes d'armes chargés de veiller au repos public, en avertissant de l'approche de l'ennemi ou des incendies, ou des meurtres qui se commettaient souvent dans l'intérieur des villes. C'est la même idée qui a fait penser que *Jaquemart* était peut-être une altération de l'allemand ou flamand *Jackman*, l'homme armé d'une jaque.

La famille *Jaquemart* (le père, la mère et l'enfant) que l'on voit sur la tour de Notre-Dame de Dijon, avait, si l'on en croit Froissart, pris naissance à Courtrai. C'est Philippe-le-Hardi qui l'aurait enlevée de cette ville, ainsi que l'horloge, pour punir les habitants d'avoir refusé de rendre à Charles VI les éperons dorés des chevaliers français tués sous ses murs en 1312. Ce qu'il y a de certain, c'est que les *Jaquemarts* datent de fort loin; beaucoup d'églises d'Allemagne en possédaient déjà au *xiv<sup>e</sup>* siècle. Les *Jaquemarts*,

au reste, paraissent bien élémentaires lorsqu'on les compare aux mécanismes que déjà nos pères pouvaient admirer à la même époque. Je n'en citerai d'autre exemple que la fameuse horloge de Lunden, en Suède. Au moment où devaient sonner les heures, deux cavaliers se rencontraient et se donnaient autant de coups qu'il y avait d'heures à sonner; aussitôt après, une porte s'ouvrait, et l'on voyait la Vierge Marie assise sur un trône, tenant l'enfant Jésus entre ses bras; elle recevait la visite des rois mages suivis de leur cavalcade, marchant en ordre; les rois se prosternaient et offraient leurs présents; deux trompettes sonnaient pendant la cérémonie, puis tout disparaissait jusqu'à l'heure suivante.

Les Dijonnais se sont sans doute habitués à regarder *Jaquemart* comme leur compatriote, car on le trouve célébré par un vigneron de Dijon dans un poème du *xv<sup>e</sup>* siècle intitulé *Mairiaige de Jaiquemar*, poème dont voici un échantillon en français moderne :

Jaquemart de rien ne s'étonne;  
Le froid de l'hiver, de l'automne,  
Le chaud de l'été, du printemps,  
N'ont pu le rendre mécontent.  
Qu'il pleuve, qu'il neige, qu'il grêle,  
Il a sa tête dans son bonnet  
Et ses deux pieds dans ses souliers;  
Il ne veut pas sortir de là.

On disait proverbialement de deux époux bien unis : *Ils s'accordent comme Jaquemart et sa femme*; et, pour indiquer que l'heure était venue de se retirer, de s'aller coucher :



Madame Jaquemart,  
Il se fait tard.

Il n'est pas sans intérêt de citer, pour compléter l'histoire des Jaquemarts, ce passage d'une lettre publiée au commencement du siècle :

« Les Jaquemarts actuels, qui sont des machines ouvrées en fer, représentent des gardiens réels, placés jadis aux galeries des beffrois. Ces gardiens étaient chargés de frapper les heures, et de donner le signal du feu ou de tout autre danger. Il serait peu intéressant pour vous de connaître tous les noms qu'ils eurent depuis le <sup>v</sup><sup>e</sup> siècle, temps auquel ils ne frappaient encore que sur des plateaux de cuivre; mais je ne puis me dispenser de vous dire que, sous le règne de Charles V, on les désignait par le nom de *tembriers*, et que le peuple, toujours clair dans ses appellations, les nommait *Jaquemarts*, ce qui, dans la langue de nos ancêtres, signifiait *mal couchés*. Les imitations par lesquelles on remplaça *tembriers* ont conservé le nom populaire. »

### La Cloche dans les proverbes.

La cloche est entrée trop avant dans nos usages et dans nos mœurs pour ne pas occuper une certaine place dans notre langue figurée. La plupart des locutions où on la trouve s'expliquent d'elles-mêmes :

*Le coup de cloche*, le signal, l'avertissement : Il est vrai que j'ai été fort malade ; ces petits avertissements sont des coups de cloche que bientôt il n'y aura plus d'heure pour nous. (Voltaire.)

*Faire sonner la grosse cloche*, recourir aux grands moyens, faire intervenir celui qui a le plus de pouvoir.

*N'être pas sujet au coup de cloche*, avoir sa liberté d'aller et de venir à son gré, n'être pas tenu de se trouver quelque part à heure fixe, et pouvoir se dire : Je suis maître de mon temps.

*On ne peut sonner les cloches et aller à la procession*, variante du proverbe : on ne peut être au four et au moulin ; on ne peut faire deux choses à la fois.

*Qui n'entend qu'une cloche n'entend qu'un son* ; il faut entendre le pour et le contre, on ne peut se prononcer sur un différend si l'on n'a pas entendu les raisons des deux parties ;

*C'est le son des cloches, on leur fait dire ce qu'on veut*, ce sont des paroles, des propos que chacun peut interpréter à son gré. — Comment puis-je gagner le ciel ? demandait un riche à un religieux. — Écoutez les cloches du monastère, lui fut-il répondu : elles disent que c'est par des dons, des dons, des dons.

Deux expressions seules peuvent laisser de l'incertitude sur les causes qui les ont fait naître : *Fondre la cloche*, prendre un parti, une résolution extrême ; quelque chose comme brûler ses

vaisseaux ; et *Etre penaud comme un fondeur de cloches*, être étonné, consterné de voir manquer une chose sur laquelle on comptait.

Ces deux expressions viennent des difficultés de tous genres qui entouraient jadis la fonte d'une cloche. D'une part, on ne se décidait pas, sans y avoir beaucoup réfléchi, à dépenser tant d'argent et de soins ; d'autre part, quand venait l'heure de réaliser les espérances, on n'était pas sans inquiétude sur les résultats obtenus. — Depuis longtemps, nous avons des usines pour la fonte des cloches ; nous avons aussi des procédés dont on est sûr ; il n'en était pas ainsi autrefois : les fondeurs se transportaient dans les localités où l'on voulait faire fondre des cloches ; on creusait une fosse près de l'église, on bâtissait un fourneau, et c'était, pour les habitants des paroisses, une préoccupation grave, un véritable souci de savoir si la fonte réussirait ou non. On lit dans les registres des comptes de l'œuvre de l'église de Troyes, qu'en 1475 Jacques de la Bouticle et Robinet Reguin viennent à Troyes fondre plusieurs cloches. Pour les exciter à bien faire, « les chanoines leur font présent de harengs, de carpes et d'autres choses ; M. J. de la Hache, marchand, leur donne en outre dix pintes de vin. Les vicaires de l'église visitent les ouvriers, chantent le *Te Deum* et assistent à la bénédiction des cloches. »

Telle était l'émotion causée par la fonte des cloches qu'on cite des fondeurs qui sont morts de douleur d'avoir échoué, ou morts de joie d'avoir réussi. D'autres, comme Jehan le Machou, qui fonda la grosse cloche de Rouen connue sous le nom de son donateur Georges d'Amboise, sont morts de fatigue.

Puisque nous venons de fondre des cloches, disons que la matière employée est un composé de cuivre rosette et d'étain fin, alliage vulgairement nommé *potin* ou *métal de cloche* ; le cuivre entre pour trois quarts et l'étain pour un quart. On a cru longtemps que l'argent mêlé à cet alliage donnait aux cloches un son plus pur ; mais c'était là une supposition toute gratuite ; cet appoint donné par les fidèles a dû entrer dans la bourse des fondeurs plus souvent que dans leurs creusets.

L'expression *Gentilshommes de la cloche* n'appartient plus qu'à l'histoire : on appelait ainsi, avant la révolution, les maires et les échevins à qui l'exercice de leurs fonctions conférait un droit de noblesse dans seize villes de France. Cette dénomination, un peu ironique, venait de ce que les assemblées où avait lieu l'élection de ces officiers municipaux étaient convoquées au son de la cloche.

Pour exprimer que la cloche célèbre les baptêmes et les funérailles, on disait autrefois : *La cloche est le premier et le dernier ménétrier de la vie*. Cela rappelle le proverbe italien qui fait des cloches les *trompettes des cimetières*.



Le clocher figure aussi et sans aucune obscurité dans quelques-unes de nos locutions :

*Placer le clocher au milieu de la paroisse*, mettre à la portée de chacun ce qui doit servir à tous.

*N'avoir vu que son clocher*, n'avoir pas quitté son village, ne rien connaître du monde.

*Intrigues de clocher*, petites intrigues locales ; *Rivalités de clocher*, jalousies de petite ville à petite ville.

*Course au clocher*, course à travers champs ; n'ayant pour but qu'un clocher vu de loin, on se dirige vers lui en franchissant tous les obstacles : les haies, les fossés et les rivières.

### Les cloches dans la poésie

Ce qui prouve une fois de plus la vérité du proverbe : *On fait dire aux cloches ce que l'on veut*, c'est que leurs sons, graves ou aigus, tristes ou joyeux, ont produit sur des esprits supérieurs les impressions les plus opposées : Goethe ne les aimait pas et Schiller les a chantées ; et de deux hommes célèbres, peu suspects de poésie, Napoléon et M. Thiers, l'un se laissait émouvoir et l'autre ricanait.

« Le son de l'*Angelus*, écrivait le génie-fléau dans son exil, me manque à Saint-Hélène ; je ne puis m'accoutumer à ne plus l'entendre. Jamais le son des cloches n'a frappé mon oreille sans reporter ma pensée vers les sensations de mon enfance ; l'*Angelus* me ramenait à de douces rêveries quand je l'entendais sous les bois de Saint-Cloud ; souvent ou me croyait rêvant à un plan de campagne ou à une loi de l'empire, mais tout simplement je reposais ma pensée en me laissant aller aux premières impressions de ma vie. »

Il y a loin de ces souvenirs et de cette émotion à la boutade de l'historien de l'Empire : « ... Car il faut remarquer en passant, dit-il, que les gens les plus grossiers sont ceux qui aiment davantage les cloches et le son des cloches... Les paysans, les gens de basse condition, les enfants, les fous, les sourds et muets, aiment beaucoup à sonner les cloches et à les entendre sonner. Les personnes spirituelles n'ont pas de penchant pour cela. Le son des cloches les importune, les incommode, leur fait mal à la tête, les étourdit. » Jamais M. Thiers n'a entendu

Dans le lointain les cloches réunies  
Répandre dans les airs leurs saintes harmonies.

Les poètes, en général, ai-je besoin de le dire, ne partagent pas l'étrange opinion de M. Thiers : pour eux comme pour tous les cœurs sensibles, la cloche est la grande voix qui se mêle à toutes les émotions d'ici-bas comme à tous les mystères ; elle parle en même temps de la vie et de la mort ; elle a des élans joyeux pour dire qu'un enfant

vient de naître, pour publier au loin la sainte allégresse du père, les douleurs et les joies encore plus ineffables de la mère ; elle a des accents funèbres pour appeler les prières et les larmes sur ceux qui ne sont plus. « Tout se trouve, dit Chateaubriand, dans les rêveries enchantées où nous plonge le bruit de la cloche natale : religion, famille, patrie, et le berceau et la tombe, et le passé et l'avenir. »

Dans le clocher de mon village  
Il est un sonore instrument,  
Que j'écoutais dans mon jeune âge  
Comme une voix du firmament.

Quand après une longue absence,  
Je revenais au toit natal,  
J'épiais dans l'air, à distance,  
Les doux sons du pieux métal.

Dans sa voix je croyais entendre  
La voix joyeuse du vallon,  
La voix d'une sœur douce et tendre,  
D'une mère émue à mon nom.

Maintenant, quand j'entends encore  
Ses sourds tintements sur les flots,  
Chaque coup du battant sonore  
Me semble jeter des sanglots.

Pourquoi ? Dans la tour isolée,  
C'est le même timbre argentin,  
Le même hymne sur la vallée,  
Le même salut au matin.

Ah ! c'est que depuis le baptême,  
La cloche au triste tintement  
A tant sonné pour ceux que j'aime  
L'agonie et l'enterrement !

LAMARTINE.

L'airain, dont les cloches sont faites, s'emploie souvent dans le style poétique, pour la cloche elle-même :

La peur, l'airain sonnant dans les temples sacrés  
Font entrer à grands flots les peuples égarés.

SAINT-LAMBERT.

Le monotone accent de l'airain solennel  
Fatigue en vain les airs de son lugubre appel.

MILLEVOYE.

Le poète des *Harmonies* et des *Méditations* nous a donné un exemple de l'emploi des mots airain et bronze, pour désigner la cloche, dans cette belle strophe du *Poète mourant* :

L'airain retentissant dans sa haute demeure,  
Sous le marteau sacré tour à tour chante et pleure  
Pour célébrer l'hymen, la naissance et la mort.  
J'étais comme ce bronze épuré par la flamme ;  
Et chaque passion, en frappant sur mon âme,  
En tirait un sublime accord.

De même qu'elles parlent au cœur et qu'elles éveillent en nous les sentiments les plus intimes de l'âme, les cloches parlent aux oreilles : elles ont une harmonie et un charme qui ont une véri-



table grandeur, et qui rappellent au dehors de l'église ce que les orgues disent au dedans.

A celles d'entre vous, Mesdemoiselles, qui pouvez lire Schiller dans sa langue, je recommande le *chant de la cloche*, qu'on a si justement appelé le poème de la vie : vous retrouverez là les accents chaleureux ou tendres d'une âme qu'animaient l'amour de la patrie et de la liberté, l'enthousiasme des grandes choses et l'adoration pour la Divinité. A travers le travail de la fonte,

où les strophes en petits vers semblent faire entendre les coups redoublés et les pas rapides des ouvriers qui dirigent la lave brûlante de l'airain, vous verrez passer successivement, dans une poésie lyrique unie aux sentiments les plus élevés, l'enfant et sa mère, le jeune homme et sa fiancée, la vie humaine avec ses joies et ses luttes, l'orage, l'incendie, la révolte, l'enterrement, et enfin le repos et la paix.

CHARLES ROZAN.

## BIBLIOGRAPHIE

Pour l'achat des livres dont nous rendons compte, prière de s'adresser directement aux Libraires-Editeurs

### DE L'ENFANCE AU MARIAGE

PAR MADAME RHODA WHITE

Ce livre avec son joli titre nous arrive d'Amérique, précédé d'une grande réputation, que nous trouvons justifiée en partie, car il est écrit avec les intentions les plus droites et les plus pures, et il renferme de bons, de sages conseils sur l'éducation de l'enfant au sein de la famille. Ce n'est pas un roman d'éducation, comme l'*Adèle* et *Théodore*, de madame de Genlis; madame de White n'a pas le talent pratique, les vues suivies, le plan méthodique et vaste que l'institutrice des princes d'Orléans avait mis en usage pour ses illustres élèves, et expliqués dans son livre; de l'*Enfance au Mariage*, ne renferme pas un plan d'éducation, mais des idées sur cet important sujet, idées encadrées dans une série de scènes domestiques, racontées avec beaucoup de grâce et de simplicité.

L'idée de l'auteur sur les enfants, c'est qu'il faut s'appliquer à les rendre heureux et à les faire vivre dans une atmosphère d'innocence, d'ignorance du mal et du péché; ce plan est plus admirable que réalisable; il ne dépend pas toujours de nous de verser le bonheur sur ceux qui nous entourent, et l'enfant au berceau participe aux souffrances de ses parents, pauvreté, maladie, mésintelligence même; la plus dévouée tendresse ne peut pas sauver tant de pauvres êtres, ni de l'infortune, ni de la funeste contagion des mauvais exemples. Aussi, madame Rhoda White a-t-elle choisi pour héros un père et une mère placés dans une situation tout-à-fait exceptionnelle, ils sont très bien nés, riches, distingués et vertueux; ils s'aiment l'un l'autre avec une affec-

tion inexprimable, ils s'accordent en tout, et, par conséquent, il ne leur est pas très difficile de donner à leurs enfants une grande somme de joie, de les défendre de tout dangereux contact et de développer, dans cette pure atmosphère, tout ce qu'il peut y avoir dans ces jeunes âmes, de sentiments élevés et bons.

On le voit, elle a décrit une position peu commune, et, par conséquent, les exemples qu'elle met en avant ne sont pas toujours imitables; elle encourage les jeunes femmes à créer pour leurs maris, leurs enfants, l'intérieur le plus confortable, mais le peuvent-elles? elle cite sa charmante Rose Elgin, qui, un jour de pluie et de tempête, fit clore les fenêtres de la maison, l'illumina à *giorno*, fit préparer le plus délicat des dîners, et dissipa ainsi la mauvaise humeur que le temps sombre avait donnée à son mari; rien de plus charmant, rien de moins faisable pour beaucoup de maîtresses de maison. Les traits de charité de son héroïne sont beaux et touchants, mais combien faciles lorsqu'on dispose d'une grande fortune! Mise en action, l'obole de la veuve plairait davantage.

Tout n'est donc pas faisable dans ce qu'enseigne madame Rhoda White, pourtant, il est une leçon que toutes les mères devraient graver dans leur âme et qui est admirablement exposée dans ce livre, c'est le soin de cultiver l'affection dans l'âme des enfants, en les aimant d'abord, et en tâchant d'éveiller leur affection pour ce qu'ils doivent aimer: parents, frères, filles, serviteurs, amis, pauvres; en donnant des aliments continuels à ce feu de notre âme, qui crée les beaux dévouements et les nobles actions. Apprendre à l'enfant, dès son bas-âge, à sacrifier à autrui, à son frère, par exemple, ses petites propriétés, ses



petits plaisirs, à préférer autrui à soi-même, c'est donner à l'âme l'enseignement le plus viril et le plus tendre à la fois, et cette leçon, madame Rhoda White la donne avec une chaleur communicative. La vie moderne est un dissolvant de l'amour, et pourtant rien n'est plus grand que l'amour, la charité, puisque le plus bel hommage que nous puissions rendre au Seigneur, c'est de lui dire avec Saint Jean : *Nous croyons en l'amour que Dieu a eu pour nous.*

Tous les adages de ce livre ne sont pas applicables ; il semble n'avoir été écrit que pour un petit nombre, pour ceux qui sont placés à la tête de la société, mais à ceux-ci il parle avec tant de force de leurs devoirs, avec tant de chaleur du bonheur que donnent la religion, les affections de famille et les œuvres de charité, qu'il ne peut être que très sympathique et très utile. Les conseils que donne l'auteur sur l'éducation physique des enfants nous semblent très sages ; les tableaux d'intérieur sont charmants, et si l'on reprochait à ce livre de peindre une félicité idéale, une félicité qui n'existe pas, nous dirons qu'il la fonde toute sur l'Évangile, et que si l'Évangile était mis en pratique ici-bas, l'homme serait heureux, les peuples seraient unis, et les vices domptés laisseraient place à la vertu, qui a le vrai secret du bonheur terrestre. A ce titre et à beaucoup d'autres, le livre de madame Rhoda White mérite d'être recommandé. (1)

M. B.

### MAITRE LE TIANEC

PAR MADEMOISELLE MARTHE LACHÈZE

Nous allons essayer de raconter ce roman nouveau, œuvre d'imagination plutôt que d'analyse, et qui annonce des qualités d'invention, de conception dramatique, rares chez les femmes qui écrivent.

Miguelle de la Jouselière est élevée comme une fille par un de ses oncles, le général de la Jouselière, qui l'a recueillie pauvre, orpheline et abandonnée de tous ; mais chez elle, la reconnaissance ne répond pas aux bontés et aux tendresses dont elle est l'objet. Elle envie la fortune

chez tous ceux qui la possèdent, et la situation modeste de sa famille adoptive lui est pénible. Pendant qu'elle se débat contre son sort, très doux pourtant, elle apprend par la voix d'une misérable, que la fortune de ses parents et protecteurs ne leur appartient pas, qu'elle a été volée à son propre père... Avec un autre cœur, Miguelle aurait rejeté ces accusations, elle se serait jetée entre ceux qu'on voulait déshonorer et leur accusatrice ; mais loin de là, elle accueille les soupçons, elle fait plus, elle cherche des preuves à l'appui, elle est près d'en trouver, car ce que lui a dit la malheureuse bohémienne est vrai : le père du baron de la Jouselière a dépouillé son frère, aïeul de Miguelle. Ici entre dans l'action l'avocat le Tianec, héros du livre ; il est l'ami de la famille de la Jouselière, et instruit des détails de cette ténébreuse affaire, placé entre ses devoirs d'état et ses sentiments de tendre affection pour ses vieux amis, il n'hésite pas : il sacrifie toute sa fortune, il la donne à Miguelle et à sa complice.

La Providence intervient et récompense la générosité de Corentin le Tianec ; il épouse une jeune fille admirable qui lui rend sa fortune doublée et triplée ; Miguelle se repent un peu, donne une part de son argent si mal acquis aux pauvres, et se marie avec un homme dont elle est aimée. Dénouement beaucoup trop heureux, beaucoup trop doux pour une aussi méchante créature.

Ce livre intéresse, il est vivant ; le caractère héroïque de Corentin le Tianec, captive l'imagination ; le dialogue est souvent spirituel ; le style a un cachet marqué d'élégance et de soin, on ne peut lui reprocher que de trop fréquentes interversions, par exemple : « Au portrait caché dans le médaillon de Miguelle, la femme pâle ressemblait. » « A soi-même on ne se révèle jamais trop tôt. » « Votre tante m'a prise pour vous, et de ses projets, m'a fait les premières ouvertures... »

Nous demandons pardon à mademoiselle Lachèze de la minutie de cette critique, mais il serait regrettable que des affectations de style vinssent gâter un aussi joli talent. (1)

M. B.

(1) Ract et Falquet, libraires, 18, rue Cassette, Paris. — Deux volumes in-12 à 7 francs.

(1) Chez Blériot, 55, quai des Grands-Augustins, Paris. Prix, 3 fr.



## CONSEILS

### ASSOCIATION CHARITABLE DES FEMMES DE FRANCE

Les associations charitables, quoique souvent menacées dans leur existence, se multiplient, et, sous toutes les formes, viennent en aide à ces malheureux, qui, semblables aux enfants spartiates voués aux flots du Taygète, ne peuvent pas soutenir le combat de la vie : malades, infirmes, invalides, veuves, orphelins, vieillards, ont leurs œuvres spéciales, et trouvent des mains compatissantes pour les soulager, des abris pour les recevoir, une tutelle bienfaisante pour les préserver de la faim et de l'abandon ; des Sociétés de Secours mutuels se créent de toutes parts pour venir en aide aux travailleurs ; ouvriers, artisans, commis, artistes, ont des caisses de prévoyance et d'assistance ; toutes sortes d'institutions ingénieuses s'occupent des misères publiques, patentées en quelque sorte, mais celles qui se cachent dans l'ombre, celles qu'une juste fierté éloigne des distributions autorisées et des aumônes en plein soleil, — les pauvres honteux, en un mot, — n'ont pas trouvé jusqu'ici une aide efficace. Et parmi ces infortunes qui se voilent et se cachent, celle des femmes bien nées, qui sont tombées dans le besoin par un revers de fortune ou par la mort de leurs appuis naturels, est une des plus déplorables.

Qui ne les a connues, ces pauvres femmes, ces pauvres filles dignes d'un rang dont il ne leur reste que les habitudes faciles, les souvenirs poignants, et une fierté qui devient une souffrance de plus ? Veuves et orphelines de fonctionnaires, d'officiers, de négociants, de légistes, elles sont demeurées sans ressources, lorsqu'un deuil précocement leur enleva le mari, le père dont les talents, l'emploi, l'industrie assuraient leur existence. Tout bien-être a péri avec lui : elles usent leurs dernières économies ; elles veulent demander au travail une ressource et une consolation. Mais que le travail est pénible à qui n'a pas fait avec lui une longue connaissance ! que le travail des femmes, l'aiguille de la couseuse ou de la brodeuse, est devenu improductif ! que les doigts de fer des machines font une redoutable concurrence aux *doigts de fée*, célébrés par les romanciers ; et dans un autre ordre de labeurs, que l'obtention du brevet demande de veilles, et quand il est conquis, tout est-il fait ? Que de démarches il

faut faire, que de protections il faut invoquer, pour arriver au plus modeste emploi, dans les asiles, les écoles ou au sein des familles qui confient leurs filles aux soins d'une institutrice ! Chaque place est convoitée et disputée par des douzaines de concurrentes. Et s'il s'agit de leçons à donner, musique, peinture, que de temps avant qu'un talent timide soit connu, avant qu'une clientèle se soit formée ; et pendant ces années d'attente et de lutte, les dernières ressources s'épuisent et, avec elles, la force, la santé, l'espérance.

Ces infortunes, si nombreuses autour de nous, dont chacun, dans sa sphère, a vu des exemples, ont éveillé l'ardente et intelligente compassion d'un groupe d'hommes et de femmes distingués, qui ne se sont pas bornés à une pitié stérile. Ils ont conçu l'idée d'une œuvre établie sur des bases solides, et destinée à venir en aide au malheur, à la faiblesse, au courage. Les patronnesses, les protectrices, les aides actives de l'Association, choisies dans les rangs élevés de la société, là où la fortune et les relations sont le point d'appui de la bonne volonté, viendront en aide aux protégées pour obtenir des emplois, des leçons, des places de lectrices, de dames de compagnie ; puis, afin d'éviter à celles qui travaillent de leurs mains des démarches pénibles, humiliantes et souvent dangereuses, pour les soustraire au prélèvement considérable que leur fait subir le commerce, l'Association a ouvert, *Boulevard Haussmann, 36 bis*, un comptoir permanent pour la vente de leurs ouvrages, broderies, tapisseries, crochet, etc. etc. ; cette vente a lieu tous les jours de *trois à six heures* : en outre, l'Association assure aux membres de l'œuvre, en cas de maladie, les secours médicaux et les remèdes gratuits. La Société distribue des secours en argent ou en nature, et même des vêtements pris à son vestiaire. Les femmes sociétaires âgées ou infirmes ont droit à des secours annuels renouvelables et à une pension après un certain temps d'association.

Tout a été prévu : le travail et l'aide qu'il faut lui apporter, la maladie et les secours qu'elle réclame, la vieillesse et la tranquillité à laquelle elle a droit ; et pour être admise dans cette Société, il faut, *protectrice ou protégée*, payer annuellement la somme de *douze francs* ; on a



voulu cette loi d'égalité, afin de relever la dignité de celles qui reçoivent et de leur donner un titre de plus à la fraternité de celles qui les obligent.

L'œuvre fonctionne depuis quelques mois déjà, et elle a donné, à notre connaissance, les résultats les plus consolants; aussi, osons-nous la recommander à toutes nos abonnées; toutes peuvent y souscrire, les unes pour aider à une entreprise morale, excellente, destinée à faire du bien, les autres pour s'assurer peut-être un appui dans les instants de détresse que l'avenir peut leur réserver. C'est une Société de charité et une Société de prévoyance tout à la fois, et, à quelque titre qu'on l'envisage, il est honorable et bon d'en faire partie.

Le siège de l'Association est rue Neuve Saint-Augustin, 58, à Paris.

M. B.

## LES COURS

On a bien voulu nous demander notre avis sur les cours, non pas les cours littéraires, philosophiques, scientifiques, destinés aux gens les plus sérieux, mais sur ces classes de français et d'histoire, d'anglais et d'italien, de musique et de dessin, si à la mode à Paris, et où tant de jeunes filles reçoivent une instruction aussi distinguée que complète. Après avoir entendu et pesé les raisons pour et contre, car ces cours ont leurs avocats et leurs détracteurs, nous dirions bien comme Henri IV, après des plaidoiries en deux sens : — Ils ont raison tous les deux ! les motifs convaincants abondent des deux parts, et on ne peut se former une opinion générale là où la question individuelle a une si légitime importance.

Le cours supprime l'internat et laisse tous ses droits à l'éducation de la famille; chose excellente, admirable, si la famille est ce qu'elle doit être : unie, régulière, sédentaire, sérieuse et plus amie des bonnes œuvres que des bruyants plaisirs. Si la famille a les défauts contraires, si elle est dissipée, légère, si le père et la mère ne s'entendent guère, si la vie n'y est pas réglée et grave, l'enfance et surtout l'adolescence auront tout à gagner, en s'abritant à l'ombre d'une maison religieuse ou d'un pensionnat sagement conduit; les bons exemples, les bonnes lectures, l'ordre, la discipline répareront les brèches laissées par la première éducation, celle de la maison paternelle. Heureux qui n'a rien à effacer, à oublier de cette chère maison paternelle, heureux qui peut dire jusqu'à la fin de la vie, avec Lamartine :

« Ces lieux encor tout pleins des fastes de notre âme,  
» Sont aussi grands pour nous que ces champs du destin  
» Où naquit, où tomba quelque empire incertain. »

mais il n'en est pas ainsi de toutes les familles, et

pour celles qui ne sont pas exemplaires, qui ne sauraient pas faire à l'éducation d'un enfant le sacrifice de quelques divertissements, pour celles-là, les pensionnats sont une institution bienfaisante.

Nous supposons une famille sinon accomplie, du moins à peu près, où ni paroles, ni actions ne peuvent blesser l'œil innocent et pénétrant d'une enfant; son éducation est, pour ainsi dire, toute faite, car elle n'a qu'à se modeler sur sa mère : pour l'instruction, sa mère la conduit aux cours, l'enfant s'en trouve bien : le cours est admirablement fait : clarté, méthode, intelligence, intérêt, émulation, rien n'y manque : l'élève apprend à aimer l'étude, elle fait ses devoirs *con amore*, et, pour peu qu'elle persévère, elle acquerra une érudition peu commune, qui lui permettra d'aspirer aux honneurs du brevet, et, les cours de piano et de chant aidant, elle deviendra une véritable artiste. Tout cela est bon, excellent, l'instruction est un trésor qui n'a jamais pesé à personne; il peut arriver, à l'époque inconstante où nous vivons, qu'on ait besoin de demander à des connaissances réelles le pain du jour; il sera bon qu'une femme puisse enseigner (je crains seulement que bientôt il y ait en France plus d'institutrices que d'élèves, plus de marchands que de chaland) il sera bon qu'une femme puisse aider son mari, instruire ses enfants, écrire peut-être pour leur donner du bien-être (car les femmes auteurs sont aujourd'hui Légion, leur profession est lucrative) et toutes ces assurances contre l'avenir incertain, toute cette culture de l'esprit, tous ces dons, toutes ces grâces, le cours peut les donner : je le répète, ils sont intelligemment conçus et admirablement professés.

Voilà, certes, un beau côté de cette institution, voyons l'autre face.

Les cours destinés à une instruction complète qui comprend au moins les éléments des sciences et la connaissance des arts, changent absolument les questions d'existence de la mère et de la fille. La vie intime, sédentaire, domestique, n'existe plus : dès le matin, la mère et la fille sont en campagne, à pied, en omnibus, en tramway, elles vont à un premier cours de langue, de géographie, d'histoire, de calcul, auquel en succède un second, d'anglais ou d'allemand; elles déjeunent — chez elles — ou à la pâtisserie la plus proche; de là, au cours de musique, de chant, de maintien; enfin, elles reviennent exténuées au logis. Que s'est-il passé durant l'absence prolongée de la maîtresse de la maison? Ses domestiques ne le lui diront pas, mais sûrs d'une liberté presque complète, ils s'arrangent en conséquence. La jeune fille, éloignée du foyer, habitant ou la rue ou les salles des cours, n'apprendra pas cette douce science du ménage, qui s'acquiert en suivant sa mère à l'office, à la lingerie, en l'entendant donner des ordres, examiner des emplettes et discuter avec des fournis-



seurs. C'est bien dommage ! elle connaîtra les dynasties égyptiennes, mais le prix du beurre ?

Autre écueil, la toilette ! toilette de la mère, toilette de sa fille, lutte entre les mères, lutte entre les filles, à qui apportera à ces studieuses réunions le plus d'élégance *sérieuse*, (on met ce mot à toutes les sauces) à qui paraîtra et la plus riche et la plus experte en fait de chiffons. Les cours avancent l'instruction, mais convenez qu'ils nuisent à l'éducation, à la formation de

l'âme, à l'éclosion des vertus féminines, la modestie, le silence, le goût de la retraite et le culte de la simplicité. Et si cela est, ainsi que l'affirment ceux qui connaissent cette institution nouvelle, si, pour créer des savantes et des bachelières, on annihile la femme de ménage, la femme d'intérieur, la véritable femme française, je sais bien de quel côté je voudrais voir pencher la balance. Ayons en France des Françaises et laissons les Américaines au Nouveau-Monde ! M. B.

## FAUSTINE

(SUITE)

### XIV

#### A LIÈGE

Faustine est rentrée, après dix ans d'absence, dans la maison où elle est née et qui vit sa triste jeunesse : — Je ne la quitterai plus ! dit-elle, ainsi qu'elle avait dit en arrivant à la Sermoys, mais désormais l'avenir semblait court devant elle ; quoiqu'elle ne fût encore que dans l'âge mûr, elle avait beaucoup vécu et beaucoup souffert. La maison paternelle lui parut douce pourtant ; à la Sermoys, trop de souvenirs douloureux erraient sous les arbres, autour des parterres, près du foyer : là, elle avait aimé, là elle s'était confiée, là elle s'était vue outragée et trahie ! ici, c'était la commémoration de la jeunesse que l'éloignement revêt d'un charme mélancolique, qui venait à sa rencontre ; ses anciennes blessures étaient guéries, l'apaisement s'était fait, et en rentrant dans de vieilles habitudes, elle sentit s'adoucir l'âpreté des chagrins récents. Elle visita la maison tout entière, elle reprit possession de son ancienne chambre, elle regarda de nouveau, toute pensive, les armes des Charlemont, sur les boiseries et au fond des cheminées, elle erra dans les allées du jardin, elle cueillit une fleur à un antique jasmin, devenu presque un arbre et que son père avait planté jadis, et tous les anciens souvenirs remuant son cœur, elle sentit le désir violent de revoir ses amis tant négligés, Félicie et son père ; elle les connaissait et elle savait que ces cœurs excellents ne la repousseraient pas.

Quinze jours après son arrivée, elle fit atteler et se rendit chez Félicie ; elle regardait avec une espèce d'attendrissement sa ville natale, s'étonnant que des pierres, le cours du fleuve, les lieux

du soleil sur les tours et sur les monuments, pussent ainsi remuer le cœur.

Objets inanimés, avez-vous donc une âme,  
Qui s'attache à notre âme et l'oblige d'aimer !

Elle retrouvait la vieille ville, l'antique Legia, telle qu'elle l'avait vue, enfant ; elle se souvenait tout à coup d'une rencontre faite au coin de cette rue, d'une pensée qu'elle avait eue, en longeant les bords de la Meuse, d'un beau jour de printemps où, sur ce grand marché aux fleurs, elle avait cueilli des muguet et de la quarantaine. Il semblait que le souffle de la jeunesse revint vers elle avec douceur, sans amertume, dépouillé de toutes les tristesses d'autrefois ; et elle s'élançait vers son amie comme aux jours lointains où elle arrivait chez M. Guiscard, pour y passer la soirée, en causant et en attendant que la servante annonçât M. de Charlemont !

Elle tressaillit lorsque la voiture s'arrêta, non devant la maison de M. Guiscard, en face de l'église Saint-Jacques, mais devant une maison neuve, sur un nouveau boulevard, et que le domestique lui dit : Madame est à la maison.

Elle descendit, on la fit monter au premier étage et entrer dans un petit salon très simple, mais dont l'aspect révélateur fit soupçonner Faustine.

« Ils sont heureux ici ! se dit-elle en regardant la table à ouvrage, la petite bibliothèque, les chaises d'enfants dispersées de tous côtés et les jouets rangés sur une planche. Félicie méritait cela. »

Un pas léger se fit entendre, la porte s'ouvrit, et Félicie entra ; elle n'était pas seule, une belle petite enfant de six ans la tenait par la robe.



« Madame, dit-elle d'un air embarrassé, je ne pense pas avoir l'honneur... »

Faustine releva son voile.

« Félicie, dit-elle, ne me reconnais-tu pas ! »

— Est-ce possible ! s'écria Félicie en se jetant à son cou. Toi, Faustine ! tu ne m'as pas tout à fait oubliée !

— Je ne t'ai jamais oubliée, quoique j'aie paru bien ingrate, mais, que veux-tu, je n'avais rien de bon à te dire...

Elles s'assirent ; la petite fille se tenait à l'écart, regardant avec une espèce d'effroi le triste visage de Faustine ; Félicie la regardait aussi, mais avec un intérêt compatissant et tendre ; elle devinait de noirs chagrins sous cet extérieur calme, un peu composé, et combien il lui semblait que l'amie de sa jeunesse l'avait devancée dans ce chemin qui va si vite de l'adolescence à la vieillesse, du bruit de la vie au silence éternel ! Elle lui prit doucement la main et lui dit :

« Je suis heureuse de te revoir... mais toi, comment es-tu ? »

— Tu me trouves bien vieillie, dis ?

— Nous sommes vieilles toutes deux, mais, dis-moi, de qui portes-tu le deuil ?

— De mon mari, répondit Faustine à voix basse.

— De ton mari ! tu t'es mariée et nous n'avons rien su ! tu es devenue veuve, et nous n'avons rien su ! ah ! Faustine ! »

Faustine avait une physionomie si humiliée et si triste que son amie se tut, sous l'empire d'une profonde compassion.

« Pauvre amie ! dit-elle, chère Faustine !

— Je te raconterai tout ce qui s'est passé depuis dix ans, dit enfin Faustine, tu sauras tout ce que le mari et l'enfant...

— Quoi ! un enfant ! tu as un enfant !

— Non, je n'ai plus d'enfant, je t'expliquerai tout... ne parlons plus de moi, ce n'est pas la peine, parle de toi, Félicie ! Tu as été heureuse ?

— Des jours de soleil et des jours de pluie, mais je crois que le bon soleil a dominé. J'ai un digne et excellent mari, nous nous aimons beaucoup, nous avons une absolue confiance l'un dans l'autre. Le bon Dieu nous a donné six enfants, celle-ci, Clémentine, est ma plus jeune fille, j'ai une Antoinette et une Thérèse, plus, un Félix, un François et un Georges ; nos affaires ont prospéré, nous pourrions élever nos enfants et les doter. De plus, j'ai eu le grand bonheur de conserver mon père, et ma sœur, qui n'a jamais voulu le quitter. Voilà, *grosso modo*, notre histoire. Faut-il te dire les inquiétudes, que m'a données une grave maladie de mon cher Antoine, les maladies de mes enfants : rougeole, scarlatine, angine, et le reste, les ennuis d'une perte d'argent, le souci que nous donne notre second garçon, François, qui est fort arriéré, et toutes les petites tribulations de chaque jour ! tu sais,

chaque vingt-quatre heures amène son pain, sa joie et son chagrin. Résumé : actions de grâces à Dieu.

« Tu es toujours la même, dit Faustine, heureuse par toi-même, par ton caractère... moi je n'ai pas su gouverner ma vie, et me voici au terme.

— Pas encore ! dit vivement Félicie, tu me dois des années d'amitié, tu m'as tant négligée !

— Je réparerai, si je puis. Viens me voir, et prie M. Guiscard de t'accompagner. »

Elles se revirent et se revirent fréquemment. le long et rude hiver commençait, Faustine ne sortait guère, sa santé faiblissait visiblement, et son amie venait vers elle, amenant tantôt un de ses nombreux enfants ou son mari, ou sa sœur, ou M. Guiscard ; on causait doucement des jours d'autrefois ou bien des nouvelles du jour, mais personne n'interrogeait Faustine, personne ne voulait presser sa confiance, ils laissaient à cette âme blessée et fermée le temps de se détendre, sinon de se guérir, car ses plaies paraissaient incurables, et rien ne la rattachait au plaisir de vivre... elle parlait peu d'elle-même, moins encore du passé, jamais de son mariage, pourtant, elle parla un jour de Fausta, qu'elle appelait son enfant.

M. Guiscard et Félicie étaient seuls avec elle ; le soir était venu, les bougies allumées, Félicie, assise près de la table, travaillait à l'aiguille, M. Guiscard feuilletait avec une certaine distraction les pages dorées des albums ; Faustine, étendue dans un grand fauteuil, rêvait... Ils auraient pu se croire rajeunis de dix ans, n'étaient la souffrance et les cheveux blanchis de Faustine, la gravité de son amie, la taille courbée du notaire, ses lunettes et sa chevelure d'un blanc de neige ; les années avaient passé, effleurant le père et la fille, appuyant une main pesante sur la fille de Simon Malfroy ; pourtant les cœurs n'étaient ni refroidis ni changés.

« Quel est donc ce portrait d'enfant ! demanda tout à coup M. Guiscard, en plaçant l'album devant sa fille.

— Je ne le connais pas, mon père. »

Faustine y jeta un coup d'œil, et d'une voix émue, elle dit :

« C'est la petite Fausta, mon enfant d'adoption.

— Elle est délicieuse ! dit Félicie que tous les enfants attiraient ; quels yeux brillants ! quel joli front ! et ce sourire ! chère petite !... que tu as dû l'aimer !

— Oui, aimée tendrement, répondit-elle, et amèrement pleurée.

— Tu l'as donc perdue ? pauvre amie !

— Oui, mais pas de la façon que tu crois. Elle n'est pas morte : elle s'est sauvée, elle a rejoint une horde de bohémiens qui la traînent avec eux... qui l'ont initiée sans doute à leur exécrable métier... elle est perdue, bien perdue...



— Comment, reprit Félicie qui avait un esprit très positif et qui aimait à connaître le fond des choses, comment, cette enfant que tu aimais, que tu comblais de bontés, car je te connais, tu devais être toute tendresse pour elle, comment s'est-elle sauvée de chez toi! cela paraît inexplicable.

— Fausta avait un naturel jaloux, la présence de mon mari lui faisait de la peine... elle était née d'une femme Zingare, tzigane, bohémienne; je l'avais prise près de sa mère mourante, et adoptée, et élevée, et chérie...

— Quel âge avait-elle?

— Je ne le sais pas au juste: cette pauvre femme agonisante n'a rien pu me dire, excepté un nom de lieu: *Xanten*, tu sais c'est le nom de la petite ville où se sont passées les scènes des *Nibelungen*.

M. Guiscard leva la tête à ce nom de *Xanten*, il reprima une envie de parler, regarda encore le portrait, et dit enfin:

« Et cette enfant, Madame, n'avait aucun signe particulier, rien qui indiquât son nom et son origine? »

— Rien... une médaille de Trèves, attachée à son cou par un cordon noir, voilà tout... la mère n'avait pas de papiers... l'enfant ne savait rien d'elle-même... elle parlait à peine, et le peu de mots qu'elle savait, c'était du hollandais... en cherchant dans ses plus lointains souvenirs, elle m'a dit que sa mère dansait... vous voyez qu'en fuyant l'abri, le repos, la sécurité, elle a obéi à l'instinct de race... les oiseaux fuient aussi...

— Oui, dit Félicie, mais ils fuient vers de plus doux climats. Es-tu sûre que cette petite n'a pas été maltraitée chez toi, par des domestiques, par une institutrice, que sais-tu! l'on mari l'aimait-il? »

Faustine réfléchit et répondit enfin:

« Il l'assurait, mais il m'a tant trompée! quand Fausta a fui, j'étais fort malade, et je n'ai pas pu me rendre un compte exact des démarches que l'on a faites pour la retrouver.

« Vous êtes sûre qu'on en a fait? demanda M. Guiscard.

— J'ai vu des lettres... les lettres d'un procureur du roi, je crois... Conrad m'a expliqué, je l'ai cru... je le croyais si absolument, en ce temps-là!

— Mais, ma chère Madame, si depuis vous avez eu de bonnes raisons de douter de sa loyauté, pourquoi n'entendriez-vous pas vos doutes jusqu'aux événements qui vous ont séparée de cette enfant? »

Faustine le regarda avec émotion:

« Vous pensez qu'il l'a maltraitée, chassée peut-être?... je n'étais guère en état de la défendre, en effet. Mais qu'importe maintenant? elle doit être tombée bien bas!

— C'est égal, dit Félicie, je voudrais connaître la vérité. Si cette enfant n'est que misérable, tu seras heureuse de lui faire du bien; si, comme tu

le crois, elle est tombée bas, c'est un devoir de lui tendre la main.

— Ma chère Félicie, dit Faustine, tu parles comme il y a quinze ans; tu as toujours du zèle.

— C'en est pas du zèle. c'est l'horreur de l'incertitude; je me mets à ta place, voilà tout.

— Tu croirais donc que cette enfant ne serait pas irrévocablement perdue pour moi! elle m'a été si chère! et elle m'aimait.

— Écoutez, chère Madame, dit M. Guiscard, qui semblait s'intéresser à Fausta, si vous vouliez me donner une note, avec des dates précises, je ferais quelques démarches pour retrouver les traces de cette jeune fille, et je pense que ce ne serait pas en vain. Que diantre! dans notre bonne Belgique, on ne perd pas un enfant comme on perdrait un petit chien.

Faustine lui tendit la main:

« Je vous remercie, dit-elle. Vous me faites voir cette douloureuse affaire sous un nouveau jour... comment n'y ai-je pas pensé plus tôt: elle était jalouse de lui: il était peut-être jaloux d'elle... il connaissait mes intentions: je voulais la doter largement, lui léguer mes biens, la propriété de ma fortune, et il aimait l'argent... il a pu éloigner ma pauvre enfant, petit-à-petit, me prévenir contre elle... je me souviens de ses insinuations continuelles... race de vagabonds, instincts sauvages, lois impérieuses du sang, que de discours il m'a faits sur ces thèmes... crédule, absorbée en lui, je l'écoutais, je le croyais... ma pauvre Fausta! que je me trouve insouciant et dure à son égard! j'aurais dû m'éclairer... »

Elle s'interrompt, des larmes roulaient sur ses joues; elle pleurait rarement, Faustine, et ses pleurs semblaient sortir d'une source profonde, et amère autant que profonde.

« Mon père la retrouvera, console-toi, lui dit Félicie avec amitié; mon père réussit toujours dans ses entreprises...

— Eh bien! cher Monsieur, je rassemblerai mes souvenirs, et demain, je vous enverrai quelques indications...

Ils se séparèrent, et lorsque Félicie fut dans la rue, au bras de son père, elle lui dit:

« Vous espéreriez? »

— Peut-être. Je voudrais connaître l'origine de cette enfant. Quelle tête que Faustine, et que d'aventures dans une vie en apparence si paisible!

— Elle n'a pas été heureuse, elle est là, solitaire au milieu de sa richesse, et moi, quand je pense aux sept qui m'attendent chez moi!

— Ma minette, je m'en irai tranquille de ce monde, puisque je te vois si contente, mais, c'est égal, je voudrais retrouver cette enfant perdue, j'ai mon idée.

Quelques jours après, les clercs, les vieux amis de M. Guiscard apprirent avec surprise qu'il était allé faire un voyage dans le Luxem-



bourg; il avait emmené avec lui l'ainé de ses petits-fils. Le vieux notaire avait reçu une indication qui l'avait mis sur la voie, et sans en rien dire à madame Wallays, il s'était mis en route, en annonçant simplement qu'il écrirait.

Pendant huit jours, on ne reçut d'autres lettres que celles de Félix, qui annonçait que son grand-père se portait bien, et que lui, Félix, était le plus heureux des êtres; il voyageait, il allait en voiture, il dinait à table d'hôte, il logeait à l'auberge... Il embrassait son père et sa mère et ne semblait pas pressé du tout de revenir au logis. Un premier voyage est un grand événement.

Enfin, Faustine reçut un pli sur lequel elle reconnut l'écriture, ferme encore, de son vieil ami. Elle l'ouvrit, et depuis bien longtemps, son cœur n'avait palpité d'espérance et d'impatience comme en ce moment.

« TRÈS CHÈRE MADAME,

» Il m'a semblé inutile de vous écrire le résultat de mes démarches préparatoires; elles vous auraient tenue dans un état que le poète qualifie *du plus grand des maux*; maintenant, que pas-à-pas, je suis remonté jusqu'à la source, je puis vous parler et vous annoncer que nos recherches sont couronnées de succès.

» J'ai retrouvé à L..., en qualité de juge, M. B., qui était substitut, à l'époque où Fausta s'enfuit de chez vous. J'ai évoqué les souvenirs, et voici, Madame, ce qu'il m'a raconté.

» Au milieu de l'été de 18..., le garde-champêtre de la commune de Redange, avait arrêté une enfant qui venait de prendre deux petits pains dans une boutique. Cette enfant était évidemment en état de vagabondage : elle fut donc arrêtée, emmenée à L... et interrogée par le substitut. Elle était assez grande, brune, très jolie; ses vêtements souillés, déchirés, étaient de belle qualité, mais il semblait qu'elle eût couché sur la terre, et passé au travers des halliers et des ronces. Cette enfant paraissait extrêmement sauvage, et plutôt sauvage que timide; il s'écoula des jours avant qu'elle pût se décider à parler. Enfin un peu rassurée par M. B., qui semble un digne homme, elle dit qu'elle se nommait *Fausta*, qu'elle avait une maman, qui habitait un beau château, près d'un grand bois; qu'un homme méchant était venu demeurer avec sa maman, que cet homme l'aimait pas, qu'il l'avait menacée, qu'il l'avait battue (elle en portait les marques) et qu'alors elle s'était enfuie. Elle avait couché dans les bois, elle avait mangé des fruits sauvages, et, arrivant dans un village, elle avait vu du pain : elle l'avait pris, car elle avait très faim.

» Veuillez croire qu'elle ne débita pas ce discours tout d'une haleine; il fallut lui arracher les paroles, et M. le Substitut a dû faire provision de patience. Lorsqu'il fut bien informé, il chercha, s'informa, s'enquit, et il apprit enfin que mademoiselle Malfroy, habitant La Sermoy, avait adopté l'enfant d'une mendiante, que de-

puis, elle s'était mariée à M. Conrad Wallays, et que l'enfant s'était enfuie. Il crut bien faire en écrivant à madame Wallays, il ne reçut pas de réponse; il écrivit à M. Conrad Wallays, et il reçut en retour la lettre que je joins ici, avec un billet de mille francs, que je ne joins pas. Un peu étonné, mais pensant que les dires de la pauvre enfant n'étaient pas sincères, il obéit aux désirs de M. Wallays, il le plaça à Diekirch dans une communauté très pauvre, qui la reçut avec plaisir. Les mille francs payèrent sa pension pour plusieurs années, et elle se trouva ainsi préservée de tout péril, élevée modestement avec d'autres petites filles, pauvres et délaissées comme elle.

« Ayant reçu tous ces renseignements, je suis allé à la maison des Orphelines; j'ai trouvé un couvent où le vœu de pauvreté semble pratiqué dans son acception la plus rigoureuse. On me mena dans un parloir un peu glacial pour mes vieux os, mais d'une propreté hollandaise; de là, on voyait une cour sablée où les enfants jouaient sous le regard d'une bonne Vierge, placée dans un petit encadrement de lierre et de liserons : les grandes travaillaient à l'aiguille, assises sur des bancs. Je cherchai des yeux qui pouvait être Fausta, mais, sous ce même costume noir, elles se ressemblaient toutes.

« Madame la supérieure vint me trouver, et elle eut la bonté de me parler avec ouverture de cœur. Permettez que je vous redise ses paroles et ses impressions.

« —Aucune de nos petites filles ne nous a donné autant de peine que l'enfant dont vous nous informez. Elle semblait étrangère à toute notion de christianisme, elle ignorait jusqu'au *Notre Père* ! Elle ne distinguait pas nettement le bien du mal, et quoiqu'elle eût de jolies façons, à table, par exemple, quoiqu'elle fût exempte de la grossièreté de nos autres enfants, elle ne paraissait avoir reçu aucun principe. C'était l'enfant de la nature... Eh ! mon Dieu ! quand la religion n'y met pas la main, la nature est une pauvre chose ! Elle ne voulait pas apprendre, elle paraissait tout le jour, elle se révoltait contre la clôture, plusieurs fois elle tenta de s'enfuir, elle osa même frapper une de nos sœurs, qui la retint au moment où elle allait passer au-dessus d'une muraille... Eh bien ! cette même religieuse s'attacha à la petite, et s'efforça de lui faire du bien. L'enfant se laissa prendre par la charité et la douceur de Sœur Gertrude, et peu à peu, nous la vîmes se transformer. Elle prit goût à notre enseignement, elle devint obéissante, elle étudia le catéchisme, et je pense que sa première communion, faite avec tant de ferveur, l'a tout à fait métamorphosée. Elle est le modèle de nos enfants, Monsieur, et si vous venez nous la reprendre, nous la regretterons fort.



— Madame, lui dis-je, je ne viens pas pour mon propre compte. Une dame, que j'honore beaucoup, m'a chargé de m'informer de Fausta.

— Nous ne la nommons pas Fausta, mais Madeleine, dit la religieuse; si cette dame veut prendre Madeleine avec elle, elle la trouvera douce, soumise, pieuse, peu instruite, par exemple — nous élevons nos pauvres filles pour en faire des ouvrières — mais capable de se former, car elle a de l'intelligence.

— C'est fort bien, ma sœur, lui dis-je, je vous remercie mille fois de ces détails et vous demande pardon de vous avoir fait perdre un temps que vous employez si bien. »

« Je la saluai et je quittai la maison. J'y suis retourné aujourd'hui, et j'ai demandé à voir Fausta-Madeleine... Je l'ai vue au milieu de ses compagnes, à l'ouvrage... Je ne voulais pas lui parler, de peur d'éveiller en elle des espérances qui, peut-être, ne seraient pas satisfaites... Elle est grande pour ses quinze ans, svelte, de grands beaux yeux, et un air comme il faut sous son pauvre costume noir et son petit bonnet blanc. J'ai regalé de gâteaux tout l'ouvrage; un vieux grand-père peut se permettre ce plaisir-là.

« Maintenant, chère Madame, décidez. J'attendrai ici votre réponse et je suis du fond de l'âme, votre ami dévoué et respectueux serviteur.

H. GUISCARD. »

Le lendemain, M. Guiscard reçut un mot de Faustine :

« Amenez-la moi, je vous en conjure, le plus tôt possible. Je pense que je n'ai plus longtemps à vivre et je veux la voir et jouir de sa présence. Veuillez indemniser très largement ce couvent où elle a trouvé un abri.

Votre

FAUSTINE Malfroy. »

Le bon M. Guiscard, très content au fond de l'âme, s'en alla allègrement vers l'orphelinat : il demanda la Supérieure et Madeleine ;

« Je viens la chercher, ma bonne sœur, dit-il en prenant la main de la jeune fille.

— Nous le craignons, Monsieur, mais si c'est pour son plus grand bien ! Madeleine, vous allez nous quitter.

Les yeux de Madeleine se remplirent de larmes, elle se serra contre la vieille religieuse :

— Ma mère, vous quitter ! et pour qui ?

— Mademoiselle, lui dit M. Guiscard, vous souvenez-vous de votre mère adoptive, du château de la Sermoy, de votre première enfance ?

Elle rougit :

— Si je m'en souviens ! dit-elle. Est-ce ma mère Faustine, qui veut me revoir ?

— Oui, Mademoiselle. »

Elle joignit les mains avec un profond sentiment de tendresse :

— Je la reverrai donc ! je ne l'ai jamais oubliée et j'ai tant prié pour elle, le jour de ma

première communion ! O ma mère, c'est vous qui m'aviez appris à prier !

— Nous partirons demain, dit M. Guiscard, dont les lunettes se mouillaient. Je viendrai vous chercher ; maintenant, je vais montrer madame la Supérieure les preuves de ma mission et nous acquitter envers la maison.

— Allez, ma fille, allez auprès de sœur Gertrude, elle vous mènera à la chapelle. »

## XV

### RÉUNIES.

Elles étaient ensemble, dans les bras l'une de l'autre, et jamais plus tendres embrassements ne les unirent. Faustine avait ressaisi son enfant avec la passion qu'elle mettait à toute chose, elle lui faisait redire ses malheurs, son odyssée dans la forêt, la prison, les chagrins de l'enfant au couvent, où elle se débattait contre la règle et la clôture, comme l'oiseau farouche que l'on enferme dans une cage. Ce récit excitait chez Faustine une indignation qu'elle ne voulait pas exprimer, parce que le premier auteur de tant de maux les avait expiés par sa mort soudaine ; mais elle se promettait bien de dédommager sa Fausta de tant de souffrances et d'employer ses dernières années, ses derniers jours peut-être, à assurer son avenir. Elle écoutait d'une oreille moins avide lorsque la jeune fille lui dépeignait la vie paisible et douce que les sœurs lui avaient procurée, lorsqu'elle s'était soumise à son sort ; les cérémonies dans la petite chapelle, les jeux et les travaux avec ses pauvres petites compagnes, les délices de la première communion, rien n'émut Faustine, et le bruit que faisaient ses préjugés la rendait insensible aux paroles tendres que l'enfant employait pour parler de ses institutrices. Elle s'en aperçut peut-être et elle refoula cette expansion. Le soir, on avait dressé son petit lit dans la chambre de Faustine, et celle-ci la vit s'agenouiller, chercher des yeux quelque pieuse image, et tirer enfin de son corsage un crucifix de bois devant lequel elle pria et pria longuement.

« Tu dis de longues prières ! lui dit enfin Faustine.

— Maman, j'ai tenu à remercier Dieu. Songez donc !

Dès le lendemain, Fausta fut installée dans la maison en qualité de fille de madame Wallays. Le petit costume noir fut remplacé par de jeunes et jolies toilettes ; on lui arrangea, à côté de la chambre que sa mère ne quittait presque plus, un salon d'études où Faustine fit placer une bibliothèque bien choisie ; elle voulait que sa fille complût, par la lecture, une instruction nécessairement incomplète, et elle se plaisait déjà à former des plans d'études où elle-même



et Fausta puiseraient aux mêmes sources. Un peu d'amour la rattachait soudain à la vie, et pourtant, elle le savait, l'archer aux flèches trop sûres la guettait dans l'ombre. Si près de quitter la vie, elle la ressaisissait, elle l'étreignait, elle se plongeait avec une volupté d'âme inexprimable dans cette tendresse perdue et retrouvée; enfin, elle semblait défier la mort dans les bras de son enfant. Fausta lui répondait de toute la force de son cœur : elle n'était plus l'enfant indisciplinée, sauvage, indépendante, et en conservant ses instincts généreux et tendres, elle était devenue de plus pieuse et patiente; la suave loi de l'Évangile s'était gravée dans cette âme altière, et sa présence, ses soins, son entretien eurent pour Faustine une douceur incomparable; elles ne se quittaient pas l'une l'autre, sans se lasser jamais.

« Je vous ai trop longtemps quittée, ma mère, disait Fausta; je n'irai pas voir madame Félicie. ni le cher M. Guiscard, je les verrai ici; j'aime mieux rester auprès de vous.

Félicie, qui redoutait tout dissentiment entre la mère et la fille et dont la qualité par excellence était une âme pacifique, eut l'ingénieuse idée d'arriver le dimanche matin, en grande toilette, escortée de ses trois filles, et d'enlever Fausta pour la messe. Faustine n'osa ni contredire son amie, ni attrister l'enfant, qui l'embrasait si joyeuse, en disant qu'elle allait prier pour sa guérison. Et même pendant la durée de la grande messe, il lui vint une idée heureuse : elle possédait un joli tableau, une *Pieta*, de l'école italienne, elle possédait un bénitier d'argent, qui avait servi à sa mère. Elle fit apporter les deux

objets et ils furent attachés près du lit de Fausta. Le soir, lorsqu'au lieu de sa petite croix de bois, elle vit le tableau, Marie assise, le corps de son fils sur ses genoux, Marie si touchante et si belle, elle interrompit son oraison et courut se jeter au cou de Faustine :

« Quand tu regarderas le tableau et le bénitier, tu penseras à moi... plus tard!

— Ma mère, ne nous séparons jamais! Dieu m'a rendue à vous, pour toujours.

— Il n'y a pas de toujours, Fausta.

— Si, maman, dans le ciel. »

Faustine ne dit rien : la foi profonde et naïve de sa fille lui semblait respectable : elle avait tant souffert, faute de cet appui, qu'elle aurait cru commettre un crime en l'enlevant à Fausta. Elle la laissait libre de prier, de lire des livres de piété, et même d'écrire aux sœurs de l'orphelinat, quoiqu'elle éprouvât une secrète jalousie contre celles qui avaient exercé une si salutaire influence sur sa fille; elle triomphait d'elle-même, et Félicie, qui la devinait, l'admirait aussi; elle disait à son père :

« Comme elles sont heureuses ensemble! que vous avez donc bien fait de vous mêler de cette affaire!

— Oui, peut-être, dit-il en hochant la tête, mais je crains bien que madame Faustine ne m'en sache plus autant de gré dans quelque temps.

— Pourquoi donc!

— Ça, ma minette, c'est mon secret. Qui vivra verra.

M. BOURDON.

(La suite au prochain Numéro.)

## L'ÉTAPE

### I

Un régiment d'infanterie, qui échangeait la garnison de Lons-le-Saunier contre celle de Besançon, s'était vu arrêter dans sa route, au moment d'atteindre cette dernière ville, par une de ces tourmentes de neige telle qu'on en voit dès la fin d'octobre dans ces régions montagneuses. La troupe avait dû arrêter sa marche dans le village de Torpes et y anticiper l'étape.

Le colonel s'était présenté chez le maire, demandant asile dans la commune pour ses officiers et ses soldats, jusqu'à ce que le temps ras-

séréné permit de se remettre en route. Le maire s'était empressé de distribuer les logements et de réquisitionner des vivres chez les habitants; du reste, la précaution était inutile : chaque famille avait invité les officiers et les soldats, qu'elle recevait par ordre, à partager ses repas.

Cependant, on ne savait quand finirait l'occupation du village; la neige, qui recouvrait la terre d'un manteau dont l'épaisseur atteignait cinquante centimètres, ne cessait de tomber en flocons pressés, poussée par le vent aigu de l'est. Le ciel était sombre et bas; bien qu'il fût à peine deux heures de l'après-midi, il faisait



presque nuit. Le régiment, aveuglé par la neige, avait dévié de son chemin qui ne se distinguait plus au milieu des champs sous ce linceul blanc. Le cœur de l'homme le plus énergique se serrait devant ce tableau de désolation et, quand la troupe était tombée sur le village qu'elle n'aurait pas dû traverser, les soldats avaient poussé un soupir de soulagement.

Un jeune lieutenant, Guy de Loël, avait été désigné pour un logis d'assez chétive apparence, qui avait fait faire la grimace à son ordonnance, lorsqu'il y avait apporté la valise de l'officier.

« Mon lieutenant, avait-il été dire à M. de Loël qui n'avait pas encore quitté la mairie, on ne vous a pas logé dans un château.

— Bah ! avait répondu le jeune homme, une nuit est bientôt passée et pourvu que j'aie une chambre propre...

— Oh ! pour ce qui est de cela, mon lieutenant, soyez tranquille, la maison tout entière reluit comme une pièce d'or neuve, et la maîtresse du logis frotte et astique encore votre chambre, qui n'en a pas besoin. »

Quelques instants plus tard, M. de Loël se rendit au gîte qui lui avait été assigné. C'était une maison basse, se composant d'un unique rez-de-chaussée et entourée d'un petit jardin clos de haies. L'architecture en était des plus simples ; mais, en été, ces murs rustiques devaient disparaître sous les fleurs et le feuillage. Une vigne et un rosier les recouvraient, de trois côtés ; la partie exposée au nord était abritée sous un manteau de lierre toujours vert.

En approchant, l'officier fut agréablement frappé de la netteté des vitres et de la blancheur des rideaux, gracieusement drapés. Le logis était divisé en deux par un étroit vestibule tapissé d'un papier coulis. M. de Loël frappa à la première porte qu'il trouva à sa droite ; une voix douce lui dit d'entrer et il se trouva en présence d'une femme d'environ cinquante ans, vêtue avec une simplicité extrême, mais dont la toilette dénotait des soins de propreté exquise. Des bandeaux de cheveux gris, encore abondants, encadraient son visage pâle et délicat, un peu maladif même.

La pièce dans laquelle M. de Loël venait d'entrer paraissait en parfaite harmonie avec la personne qui s'y trouvait. Les murs en étaient couverts d'un papier gris rayé de vert. Au-dessus d'un buffet de chêne, une large étagère supportait des livres, élégamment reliés pour la plupart. Un piano, deux fauteuils, quelques chaises c'étaient tout l'ameublement ; mais, si modeste qu'il fût, il annonçait une certaine distinction dans les habitudes de ses propriétaires.

« Soyez le bienvenu, Monsieur, dit la dame âgée au lieutenant. Notre maison n'est pas très confortable, mais nous ferons de notre mieux pour vous y donner une hospitalité supportable.

— Je suis persuadé, Madame, répondit M. de

Loël touché de cet accueil, que je me trouverai à merveille ici et que je n'aurai jamais eu de meilleur gîte.

— Je vais vous conduire à votre chambre où j'ai fait du feu. Vous devez avoir besoin de changer de chaussures, après avoir marché dans la neige toute la matinée. »

Il suivit son hôtesse qui le fit rentrer dans le petit vestibule et le conduisit jusqu'au bout. Là, ouvrant une porte à gauche :

« Vous voilà chez vous, dit-elle. Si vous manquez de quelque chose, venez me le demander ou envoyez-moi votre soldat. M. Palan, mon mari, va rentrer, au reste, et il ira s'enquérir de vos besoins.

— Je crois bien qu'ils ont été tous prévus, répondit l'officier, en jetant un coup d'œil autour de lui. »

Madame Palan l'avait introduit dans une chambre simple et exigüe, mais charmante. Elle était tapissée d'un papier blanc à fleurs lilas ; un bon feu brûlait dans un petit poêle de faïence, car il n'y avait pas de cheminée. Le lit était étroit et sans rideaux, mais couvert d'un tapis blanc et rose ; une table de toilette garnie de même, une petite commode, une table à écrire, c'était tout, et cependant cette chambre était plus agréable que certaines pièces luxueuses, où le sombre ébène et les brocatelles ne sauraient éveiller une idée gaie, en dépit de leur somptuosité.

« C'est une chambre de jeune fille, se dit M. de Loël. »

Et, en effet, une statuette de la Vierge placée à la tête du lit sous un rameau de buis desséché, un panier à ouvrage et quelques livres portant le nom de Christine Palan, lui firent découvrir qu'on l'avait logé dans la chambre de la fille de la maison. Où donc était cette jeune fille ?

Quand son ordonnance entra pour prendre ses ordres, il lui recommanda de ne pas salir ni endommager cette mignonne chambrette, qui devait être tout étonnée de recevoir des hôtes barbus.

Comme il achevait sa toilette, on frappa à sa porte et un homme d'au moins soixante ans se présenta. C'était le maître de la maison qui venait s'informer si l'officier désirait quelque chose.

On causa de la tempête de neige et de la route parcourue par le régiment ; puis M. Palan quitta le jeune homme en lui annonçant qu'on dînerait à six heures.

Comme sa femme, le vieillard s'exprimait avec correction et élégance ; comme elle, il était vêtu simplement mais avec un soin irréprochable. Il était grand, maigre et cependant vigoureux. Ses cheveux étaient tout blancs. Il avait une belle figure, mais ses yeux s'abritaient derrière des lunettes couleur fumée.



« Quelle est cette famille ? se demanda M. de Loël, assurément des gens déchus d'une position meilleure. »

Il s'approcha de la table à écrire; il avait à répondre à la lettre d'un ami et il se mit à chercher du papier. Evidemment, on avait apprêté cette table avec son encrier ouvert et son porte-plume garni d'une plume neuve, pour qu'il s'en servit. En prenant une feuille dans un cahier de papier à lettres, une page couverte d'une écriture fine et élégante en tomba. Involontairement, sans penser à ce qu'il faisait, l'officier y jeta les yeux. C'était une lettre inachevée.

« Je te remercie, ma chère Lauriane, écrivait-on, de m'avoir trouvé aussi vite une position qui va me permettre d'aider mon père et ma mère à vivre. Nos ressources devenaient chaque jour plus précaires et je souffrais d'être à leur charge, au lieu de gagner ma vie et la leur. Sois tranquille, je trouve les appointements superbes. Deux mille francs ! cela va au delà de mes rêves. »

« Mais, tout en sentant le prix du secours qui nous arrive, j'ai le cœur serré. Ne te moque pas de moi, ma vaillante cousine, je cache mes angoisses aux deux êtres qui m'adorent et dont je dois être le soutien, mais je puis bien te le dire à toi — car j'étouffe — j'ai peur, je ne sais quelle vague appréhension m'a saisie. Que trouverai-je là-bas ? Hélas ! le nid était bien modeste, mais si chaud et si doux. »

M. de Loël était arrivé au bas de cette page, sans avoir conscience de l'indiscrétion qu'il commettait. Il rougit tout-à-coup, en pensant qu'il avait surpris les confidences d'un cœur aimant, action indigne d'un gentilhomme.

« Ce doit être de Christine, se dit-il. Elle est, selon toutes probabilités, institutrice ou dame de compagnie. Et, sans doute, elle regrette, dans la maison étrangère, le nid d'où la pauvreté l'a forcée de s'envoler. Sa nature est tendre et sensible. D'autres jeunes filles, à sa place, se seraient réjouies de quitter un toit si humble pour aller chercher la fortune par le monde, d'échanger le village contre la ville bruyante et gaie. Elle, elle tremble et elle regrette d'aller vivre loin de la tendresse de son père et de sa mère. C'est par désintéressement qu'elle est partie. Elle doit être une femme exquise. »

Il continua à rêver ainsi et oublia d'écrire sa lettre.

A six heures, M. Palan vint le chercher pour se mettre à table.

Le dîner était servi dans la pièce où il était entré en arrivant. La nappe d'une blancheur neigeuse, des assiettes de faïence blanche et mauve, des verres étincelants, tout cet ensemble ne fit qu'exalter l'appétit du jeune officier.

Le menu était simple : un potage, un poulet provenant assurément de la petite basse-cour qui occupait un coin du jardin, un plat de lé-

gumes et des fruits cuits composaient ce repas, qui avait été apprêté par la maîtresse de la maison, et dont elle faisait les honneurs avec une bonne grâce et des soins touchants.

La conversation devint tout de suite intéressante. M. de Loël ne se bornait pas à être un officier très instruit dans son métier, il était versé dans les littératures française et étrangères, il prenait un vif intérêt à toutes les découvertes scientifiques, et il causait bien. Son hôte se montrait, peu à peu, sous l'aspect d'un homme d'une haute valeur intellectuelle, et madame Palan, dans un mot qu'elle jetait de temps en temps laissait voir qu'elle n'était pas étrangère aux matières qui entretenaient la conversation.

Au moment où l'on se levait de table, on cogna au volet. Madame Palan ouvrit la fenêtre. C'était le facteur, qui avait aussi été égaré dans la neige et qui n'avait trouvé son chemin jusqu'à Torpes qu'avec des peines infinies et un retard de sept heures.

« C'est une lettre de Christine, fit Madame Palan avec un éclair de plaisir dans les yeux. »

— Tiens ! nous en avons eu une hier, fit observer son mari. Que dit la chère enfant ?

— Oh ! peu de chose. Vous permettez, monsieur ? ajouta-t-elle, en se tournant vers Guy.

— Mais je me retire, Madame.

— Attendez, il faut au moins que je vous donne de la lumière et, comme nous sommes impatients de savoir ce que nous écrit notre fille, il faut que vous subissiez la lecture de sa lettre. »

Elle commença aussitôt.

« Cher père et chère maman, »

« Je ne vous écris qu'un mot, car Madame la duchesse m'attend pour son whist, mais vous avez dû recevoir aujourd'hui une longue lettre de moi. Je vous annonce seulement une petite caisse qui contient un bon gilet de chasse pour papa, une capeline pour maman, du chocolat, du thé, des conserves et les deux derniers numéros de la *Revue des deux Mondes*. »

« Je vais ce soir à l'Opéra, vous voyez qu'il ne faut pas me plaindre. Mais je jette un regard dans la petite salle à manger, bien chaude, je l'espère, où je vous vois causant tous deux de votre petite Christine, qui vous embrasse et vous aime tendrement. »

La voix de la mère mollissait et une larme glissa sur la joue du père. M. de Loël fut gagné par cette émotion, mais il sentit qu'il était de trop, que le père et la mère avaient besoin de causer sans témoin de la fille absente et bien-aimée. Il prétexta une affaire de service et sortit.

Il retrouva ses camarades dans un cabaret passable du village où ils s'étaient réunis, mais il ne put prendre part à la conversation générale.

Le fils du maire vint se joindre aux officiers,



et sembla plus particulièrement attiré vers Guy. Celui-ci en profita pour avoir des renseignements sur son hôte. Il apprit que M. Palan avait été professeur de littérature et qu'une maladie d'yeux, compliquée d'une laryngite, avait interrompu sa carrière avant qu'il eût atteint l'âge fixé pour obtenir une pension de retraite. En même temps, presque toute la dot de sa femme avait été engloutie dans un désastre financier. Ils s'étaient retirés à Torpes où le frère de Madame Palan était alors curé, ils avaient élevé et instruit eux-mêmes leur fille, vivant assez difficilement avec les bribes de la dot de Madame Palan et le produit de quelques travaux littéraires de l'ancien professeur. Mademoiselle Christine, arrivée à vingt ans, avait voulu se servir de l'instruction qu'elle avait reçue et elle était institutrice dans une grande famille.

Jusqu'à ce qu'il s'endormit, Guy pensa à Christine, et elle se représenta encore à lui dans son sommeil. Il n'avait pas osé demander si on avait un portrait d'elle; d'ailleurs, il préférait peut-être se la figurer sous des traits qu'il aimait à lui donner et qui convenaient au caractère dont elle lui semblait douée.

Le lendemain, la neige avait cessé de tomber, elle avait même fondu en partie pendant la nuit, sous l'influence du vent sauté brusquement à l'ouest et accompagné d'une fine pluie; le régiment s'aventura par des chemins boueux vers Besançon.

Guy de Loël avait échangé d'affectueux adieux avec ses hôtes d'un jour et leur avait demandé la permission de venir les revoir.

Mais à peine était-il installé à Besançon, qu'il reçut sa nomination de capitaine dans un régiment qui tenait garnison à Paris.

## II

Pendant plusieurs jours, Guy de Loël ne cessa de penser au séjour qu'il avait fait à Torpes. Était-il donc si séduisant ce village enseveli sous la neige? Le ménage Palan, tout intéressant qu'il fût, absorbait-il à ce point l'esprit d'un jeune homme de vingt-sept ans? Non, mais une figure idéale, créée par son imagination, flottait sur ce village perdu, sur cette maison modeste où il avait dormi une nuit.

Le nouveau capitaine n'avait pas tout à fait les idées de son temps. Il était Breton, très croyant et fils unique d'un gentilhomme de vieille souche, qui avait été militaire et qui s'était marié dans son âge mûr à une jeune femme d'un caractère un peu enthousiaste. Guy avait perdu son père, alors qu'il n'était qu'un enfant, et il avait été élevé par sa mère qui l'idolâtrait et qui lui

avait inculqué, avec l'amour du beau, ses goûts délicats et raffinés. Cette éducation n'avait pas été assez virile, et Guy manquait un peu de décision et de fermeté. La lutte de la vie lui donnerait-elle ces vertus masculines, ou bien succomberait-il dans la bataille parce qu'il ne les possédait pas?

En dépit du genre de vie qu'il avait mené depuis huit ans, un jour ici, un autre là, il était resté tout imprégné des souvenirs de son enfance; il était tel qu'on avait pu le connaître dans son vieux manoir héréditaire, avec des yeux rêveurs, une tendance à revêtir toutes choses d'une teinte poétique, encore amoureux des beaux vers, des murmures de l'Océan et des grandes scènes de la nature.

Comment avait-il choisi la carrière militaire, cet être impressionnable, cet artiste, ce poète?

Son père le lui avait ordonné en mourant. Le vieux gentilhomme, resté fidèle aux principes de sa race, avait voulu que son fils fût élevé dans les mêmes idées; mais il estimait qu'on peut mettre son épée au service de la France sous tous les gouvernements et que le drapeau importe peu, quand il s'agit de l'honneur du pays.

Le nouveau régiment de Guy de Loël était caserné Avenue de Latour-Maubourg, le capitaine se logea aux environs.

Le lendemain de son arrivée était un dimanche, M. de Loël voulut assister à la messe et choisit l'église de Sainte-Clotilde.

Comme il y entra, il croisa deux femmes qui en sortaient. L'une d'elles, arrivée à la vieillesse, s'appuyait sur le bras d'une jeune fille habillée très simplement.

Les yeux de Guy tombèrent d'abord sur la vieille dame, de sorte qu'il ne fit guère qu'entrevoir celle qui l'accompagnait. Mais il fut frappé de surprise et murmura :

« C'est étrange, ce visage de jeune fille est celui qui hante tous mes rêves depuis quelque temps. »

Quant à celles qu'il avait rencontrées, elles avaient également remarqué ce jeune officier qui entra dans une église en uniforme.

Elles étaient montées en voiture et, en s'installant dans son coupé, la dame âgée avait dit :

« Il est très bien ce capitaine qui vient d'entrer à Sainte-Clotilde; il a tout à fait les allures d'un gentilhomme, et j'ai été touchée de le voir pénétrer dans une église pour y entendre la messe. C'est si rare, de notre temps, de voir les jeunes gens suivre les pratiques du culte. »

La voiture s'arrêta devant un hôtel de la rue de Varennes qui portait les armes d'une vieille famille. Les mêmes armoiries, qui se reproduisaient sur le coupé, d'or sur champ d'azur, auraient de suite appris aux gens versés dans la science héraldique et les généalogies, qu'on se trouvait devant l'hôtel des ducs de Fontaine.



En effet, la dame âgée était la duchesse de Fontareine. Quant à la jeune fille, elle était à la fois secrétaire et demoiselle de compagnie de la duchesse, et institutrice de l'arrière-petite-fille de celle-ci; cette enfant, avec un petit-fils, le duc Raoul de Fontareine, composaient toute la famille de la vieille dame.

— Mademoiselle Christine, dit Madame de Fontareine, lorsqu'elle eut gravi l'escalier, quand vous aurez passé à la *nursery* pour voir Bérangère, voudrez-vous bien revenir auprès de moi, j'ai quelques lettres à vous dicter? »

La jeune fille reconduisit d'abord la duchesse à son appartement, puis entra dans la chambre de l'enfant, une petite fille de quatre ans, d'une beauté merveilleuse, qui jouait avec une poupée, sous la garde d'une jeune bonne anglaise.

« Te voilà, Christine! cria l'enfant accourant à la jeune fille. Tu vas rester, n'est-ce pas? et me raconter une histoire. Maud n'en sait pas d'aussi belles que toi.

— Tout à l'heure, *my darling*; je reviendrai. Maintenant, il faut que j'aille écrire avec ta grand-mère. Maud va te raconter le chat botté. N'est-ce pas, Maud?

— Oui, miss, fit la jeune anglaise, qui paraissait avoir beaucoup d'affection et de déférence pour Christine. »

En effet, cette dernière l'avait beaucoup aidée et consolée, quand elle était arrivée de Londres, l'année précédente, sans savoir un mot de français. A ses moments perdus, Christine avait enseigné notre langue à la jeune gouvernante qui avait fait des progrès rapides sous cet aimable professeur. En retour, Christine recevait d'excellentes leçons d'anglais durant les entretiens de l'enfant et de la jeune bonne, qui s'exprimait avec le pur et doux accent du Middlesex.

Christine embrassa son élève et passa chez la duchesse. Ce n'était pas absolument une sinécure que la position de la jeune fille dans cette riche maison. Elle tenait la correspondance de la vieille dame, elle lui faisait la lecture dans la journée, jouait au whist le soir, s'il manquait un partenaire. Elle donnait des leçons à la petite Bérangère, surveillait les soins qui lui étaient donnés par Maud, et enfin, il était rare qu'elle n'eût pas à accomplir chaque jour une ou plusieurs missions de confiance, soit dans la maison, soit au dehors.

Elle avait su inspirer l'estime dès le premier jour et, dans cette situation si difficile à l'ordinaire, elle s'était attiré jusqu'aux égards des domestiques. Quant à la duchesse, elle traitait Christine non-seulement avec une politesse exquise, mais encore avec une bonté presque maternelle.

### III.

Le lendemain du jour où nous avons introduit quatre nouveaux personnages auprès du lecteur, Guy de Loël jeta les yeux sur la liste des personnes à voir que sa mère lui avait envoyée. En tête, se trouvait inscrit le nom de la duchesse douairière de Fontareine, avec l'indication du lundi comme son jour de réception et, en observation, ces mots : « Notre parente éloignée. »

« Je commencerai par cette maison », se dit Guy.

A quatre heures, il était rue de Varennes. Deux ou trois personnes étaient groupées autour de la cheminée, près de la vieille dame, quand on annonça Guy.

En entendant son nom, la duchesse s'écria :

« Soyez le bienvenu chez moi, mon cousin. Je vous remercie de votre empressement à me venir voir. J'ai reçu ce matin une lettre de votre charmante mère qui m'annonçait votre arrivée. Mais, ajouta-t-elle, il me semble vous avoir déjà vu hier.

— Moi aussi, Madame, je me rappelle vous avoir rencontrée hier à la porte de Sainte-Clothilde. »

La duchesse, ravie de retrouver dans son jeune parent le capitaine qui avait fait la veille une si favorable impression sur elle, traita Guy avec toutes sortes de bontés.

« Je souhaite vivement, lui dit-elle, que vous deveniez l'ami de mon petit-fils, et je voudrais que ma maison fût plus agréable, pour vous y voir souvent. »

Comme M. de Loël allait répondre, une jeune fille, vêtue d'une robe de cachemire gris d'une grande simplicité, entra par une porte située au fond du salon, mais elle ne fit que traverser la pièce, en s'inclinant légèrement et ressortit immédiatement par une autre porte placée en face de celle par laquelle elle était apparue. Guy avait eu néanmoins le temps de reconnaître la jeune personne qui, la veille, prêtait son bras à la douairière.

« Mademoiselle Christine, lui avait dit la duchesse tandis qu'elle passait, voulez-vous me chercher le dernier numéro du *Correspondant* que madame de Brézieux désire emporter. »

A ce nom de Christine, Guy avait tressailli et il avait regardé la jeune fille plus attentivement.

« C'est apparemment votre demoiselle de compagnie? avait demandé une dame assise auprès de madame de Fontareine. Je ne l'avais pas encore aperçue.

— C'est que vous êtes toujours venue à l'heure où elle donne sa leçon à Bérangère ou quand elle est sortie pour moi.

— Ella paraît distinguée et bien élevée.

— Oui, et je l'aime beaucoup. Elle appartient à



une famille honorable. Son père était professeur, une maladie du larynx l'a forcé de prendre sa retraite.

— Votre demoiselle de compagnie ne se nomme-t-elle pas mademoiselle Palan, madame? interrogea Guy.

— Oui. La connaissez-vous, mon cousin?

— Je ne l'avais jamais vue; avant hier où je l'ai aperçue sortant de l'église avec vous. Mais j'ai logé chez son père dans la route que j'ai faite avec mon régiment de Lons-le-Saunier à Besançon, et je puis lui donner des nouvelles de ses parents, à la date de trois semaines.

— Et bien! quand elle va rentrer.

Christine reparut quelques instants après.

— Mon enfant, lui dit madame de Fontareine, voici mon cousin, le vicomte Guy de Loël qui, allant de Lons-le-Saunier à Besançon, a logé chez votre père. Il veut vous donner des nouvelles de votre famille.

— Ah! monsieur, fit Christine, s'avançant avec empressement, ma mère m'a parlé de cet incident en m'écrivant. Ainsi, vous les avez vus, et comment étaient-ils?

— Mais en bonne santé à ce qu'il m'a paru.

— Tant mieux. J'ai toujours peur que ma mère ne me donne les nouvelles meilleures qu'elles ne le sont en réalité.

— Je puis vous rassurer. Ils se portaient bien, malgré la rigueur exceptionnelle de la saison. Ils m'ont reçu à leur table et tous deux m'ont fait si cordialement les honneurs de leur maison, que je leur garderai toujours un souvenir reconnaissant de l'hospitalité qu'ils m'ont donnée.

Je devais aller les revoir, continua le capitaine, mais j'ai été promu à mon nouveau grade dans un autre régiment et je n'ai pu leur faire la visite que je projetais. Voudrez-vous bien leur expliquer, mademoiselle, d'où vient que j'en ai pas profité de la permission qu'ils m'avaient donnée de retourner à Torpes?

En ce moment, un beau jeune homme d'une vingtaine d'années entra dans le salon. Imaginez les traits d'un jeune dieu grec, unis à la tournure d'un gentilhomme français de grande race et vous aurez le portrait du duc de Fontareine, l'oncle de Bérangère, le petit-fils de la maîtresse du logis.

« Bonjour, grand-mère, fit-il en portant à ses lèvres la main de son aïeule.

Puis il salua toutes les personnes présentes et plus particulièrement Christine, sembla-t-il.

La douairière présenta son petit-fils à M. de Loël et le duc s'assit auprès du capitaine. Mais Guy se retira bientôt après.

« Vous connaissez donc M. de Loël? demanda Raoul de Fontareine à Christine, après que l'officier fut sorti.

— Je lui parle aujourd'hui pour la première fois. Mais il se trouve qu'il a logé chez mon père pendant la route qu'il a faite de Lons-le-Saunier

à Besançon. Il me donnait des nouvelles de ma famille. »

Le duc aurait bien voulu continuer l'entretien, mais sous le prétexte d'un ordre à donner de la part de la duchesse Christine quitta le salon.

« Quelle tête! murmura le jeune homme. Elle me traite comme un homme de sac et de corde. Il paraît qu'elle est moins dédaigneuse avec le nouveau venu. Ce capitaine me déplaît souverainement. Au diable la parenté bretonne! En faveur du lieu de sa naissance, ma grand-mère va adorer cet officier et on le retrouvera ici tous les jours.

Le duc de Fontareine admirait fort Christine. Toutefois, il ne le témoignait que par un respect profond et une courtoisie toute chevaleresque.

Cependant, la jeune fille accueillait assez froidement les attentions de Raoul; elle ne voulait les encourager en aucune façon. Elle avait une haute raison et une grande dignité féminine et, comme le jeune duc était bien au-dessus d'elle par sa situation sociale, il lui plaisait de maintenir la distance entre eux, pour maintenir aussi l'estime. La vieille dame avait remarqué le système de conduite adopté par Christine à l'égard de son petit-fils, et elle lui savait bon gré de sa prudence et de sa réserve fière.

#### IV

Raoul ne s'était pas trompé: madame de Fontareine avait été absolument charmée par M. de Loël; elle l'invita à une soirée qu'elle donna en son honneur et qui était la première depuis le jour où elle avait perdu la sœur de Raoul, morte en donnant naissance à Bérangère; il y avait quatre ans de cela. Le talent de mademoiselle Ferrat, jeune cantatrice de salon, devait être la *great attraction* de cette soirée.

Christine avait obtenu la position qu'elle occupait chez la duchesse par l'intermédiaire de Lauriane Ferrat, dont la mère était la cousine germaine de celle de Christine. C'est à elle qu'était adressée la lettre inachevée que Guy avait trouvée et lue sans y penser.

Mademoiselle Ferrat avait été élevée dans l'opulence. Son père était un riche financier connu dans toute l'Europe; mais au moment où sa fille sortait du couvent et où il la produisait avec orgueil dans le monde, des spéculations trop hardies lui avaient fait perdre son immense fortune. Il était mort du chagrin d'avoir ruiné les siens et une foule de familles (au nombre desquelles il fallait compter les Palan) qui lui avaient confié leurs capitaux.

A dix-huit ans, Lauriane Ferrat s'était trouvée presque sans ressources. Heureusement pour elle et sa mère, elle avait une voix merveilleuse et elle en tira parti pour vivre. Elle se



fit entendre dans les salons du grand monde où on se l'arracha bientôt. On l'avait sollicitée très vivement d'entrer au théâtre, mais sa mère avait été justement effrayée pour sa fille d'une telle carrière et Lauriane, elle-même, avait un autre but : elle rêvait de faire un beau mariage, soit avec un financier comme avait été son père, soit avec un homme porteur d'un beau nom et placé dans une haute situation.

Quand la petite-fille de madame de Fontareine avait été mariée au comte de Bergnes, mademoiselle Ferrat avait plusieurs fois chanté dans les soirées données chez la duchesse à l'occasion du mariage. Puis la mort soudaine du comte suivie bientôt de celle de la jeune femme avait fait fermer le vieil hôtel de la rue de Varennes.

Cependant, Lauriane avait appris quelques années plus tard que la duchesse cherchait une demoiselle de compagnie, à qui elle pût en même temps confier l'éducation de son arrière-petite-fille. Madame Ferrat avait vivement pressé sa fille d'aller solliciter cet emploi pour Christine, voyant là le moyen de réparer quelque peu le tort que son mari avait fait involontairement à la famille Palan.

Mademoiselle Ferrat avait réussi et, depuis l'arrivée de Christine à Paris, les deux jeunes filles s'étaient liées d'une affection, sincère de la part de Christine, superficielle du côté de sa cousine.

C'était à mademoiselle Ferrat que la duchesse avait pensé pour donner quelque attrait à la soirée organisée afin de présenter Guy dans son monde.

Celui-ci avait accepté avec empressement l'invitation qui lui avait été adressée. Christine avait fait une grande impression sur lui. On se rappelle qu'il y avait beaucoup pensé sans la connaître et, maintenant, il trouvait étrange qu'elle réalisât si complètement l'idée qu'il s'était faite d'elle, d'après un fragment de lettre et la maison où elle avait vécu. Il avait raconté cette histoire à sa mère, car il lui écrivait toujours très longuement et, celle-ci, qui était comme son fils de nature rêveuse et un peu exaltée, s'extasiait, avec lui, du merveilleux de la ressemblance parfaite qui existait entre l'image créée par l'imagination de Guy et la personne réelle.

Dans ces dispositions, Guy arriva des premiers chez madame de Fontareine. La jeune fille était encore plus charmante que les deux premières fois qu'il l'avait vue. Elle portait une robe en légère étoffe de laine blanche, qui se fermait au cou sous une grosse ruche de tulle. Elle avait mis dans ses cheveux une rose sombre, que madame de Fontareine l'avait forcée de cueillir dans la serre qui longeait le salon où elles se tenaient en ce moment.

« Aimez-vous la musique, mon cousin ? demanda la vieille dame à Guy.

— Avec passion, madame.

— Alors, vous serez servi à souhait et j'en suis bien aise. Vous entendrez ce soir une voix incomparable.

Guy regarda Christine. Madame de Fontareine comprit qu'il croyait qu'elle parlait de la jeune fille. Elle lui dit que c'était la cousine de mademoiselle Palan qui chanterait et lui raconta son histoire.

« Lauriane n'a pas seulement un talent magnifique, ajouta Christine quand la duchesse eut fini de parler ; elle est encore admirablement belle.

— C'est très vrai, fit la duchesse, mais à mon goût, il en est de sa figure comme de sa voix, elle est parfaite, cependant elle ne touche pas. Je l'admire autant qu'aucun autre, mais elle n'a jamais remué une fibre en moi par son chant. »

Christine n'eut pas le temps de défendre sa cousine de cette appréciation, car d'autres invités se présentèrent.

« Elle l'a appelée Lauriane, pensa Guy. C'est sans doute celle à qui elle écrivait. Tout cela est vraiment bizarre. Qui m'aurait dit que je les connaissais toutes deux. »

Quelques instants après, Lauriane fit son entrée accompagnée par sa mère.

Guy fut littéralement ébloui à la vue de mademoiselle Ferrat. Elle était âgée de vingt-cinq ans, et dans tout l'éclat d'une beauté parfaite. Elle était grande et svelte, son maintien et sa tournure avaient une grâce hautaine. Son visage était d'une pureté de lignes antiques. Ses longs yeux, de nuance indécise, se fermaient à demi, ce qui achevait de donner à ses traits une expression quelque peu dédaigneuse que le sourire d'une bouche charmante devait, quand elle le voulait, savoir corriger et adoucir. Sa robe vert Nil, garnie de dentelles blanches et de roses pâles, lui allait à ravir ; elle était décolletée et jamais plus belles épaules ne furent sculptées par Phidias. Ses cheveux couleur d'or se tordaient en un riche diadème que ne rehaussait aucun ornement. Elle n'avait pas un bijou. Ses oreilles n'avaient jamais été percées pour ne pas en déformer le lobe rosé. Son beau cou, fin et long, se passait de collier avec avantage. Sa toilette couleur d'eau appelait la comparaison d'une ondine ; les roses de son corsage avaient été choisies du même incarnat délicat que celui de ses joues.

On la traitait en égale partout où elle allait et la duchesse lui présenta le vicomte de Loël dans toutes les formes. A ce nom, elle appela sa mère qui causait à deux pas.

« Maman, dit-elle, votre amie de couvent, dont vous me parlez souvent, ne s'est-elle pas mariée à un monsieur de Loël ?

— Si, ma fille.

— Eh bien ! Monsieur que voici et qui porte ce nom, pourra peut-être vous donner de ses nouvelles. »



Elle se leva sur ces mots, le duc Raoul venait lui offrir son bras pour la conduire au piano.

Madame Ferrat avait eu le temps de demander à Guy de Loël si sa mère n'était pas une demoiselle de Vobraye, et il avait répondu affirmativement, quand la voix de Lauriane s'éleva au milieu d'un silence presque religieux, entamant cet air délicieux des *Noces de Figaro* : Mon cœur soupire...

Quand, au milieu des félicitations et des applaudissements qu'elle recevait comme chose due, elle fut revenue s'asseoir auprès de sa mère, elle trouva celle-ci causant d'une façon animée avec M. de Loël.

Madame Ferrat venait de retrouver en lui le fils d'une amie qui lui avait été chère, dans l'âge heureux où le cœur s'éprend facilement. Le tourbillon de la vie parisienne lui avait fait perdre madame de Loël de vue quelques années après son mariage.

Guy lui exprima vivement l'admiration que son chant avait excitée en lui.

« Jamais encore, lui dit-il, je n'avais rien entendu de comparable à votre voix. J'en étais dans le ravissement.

Lauriane sourit d'un air détaché :

— Maman a-t-elle trouvé en vous quelqu'un avec qui elle ait pu parler de sa chère Yolande du couvent ?

— Vous savez le prénom de ma mère, mademoiselle ?

— Ah ! c'est votre mère ! Mais oui, j'ai tellement entendu parler d'elle. Il paraît que ma mère et la vôtre étaient des amies comme on n'en voyait guère alors et comme on n'en voit plus.

— J'écrirai demain à ma mère pour lui raconter comme son souvenir était fidèlement conservé par madame Ferrat. Elle en sera bien heureuse, j'en suis certain. »

En ce moment, Christine, qui veillait au bien être des hôtes de la duchesse, passa près d'eux.

Elle vint serrer la main de Lauriane.

« Comme tu as chanté, dit-elle. Tout le monde dit que tu as atteint la perfection.

— Vraiment ! fit Lauriane en riant.

— Oui. C'est de l'enthousiasme quand on t'écoute. »

Guy regardait Christine. Pendant un instant, il avait pu l'oublier, fasciné qu'il était par la beauté souveraine et le talent de mademoiselle Ferrat. Mais, bien que cette dernière l'éblouit encore, il admira, même auprès d'elle, la grâce chaste de Christine, l'intelligence sérieuse qui se lisait sur son front et la douceur expressive de ses yeux.

« Il me semble que la duchesse te cherche, dit Lauriane à Christine.

Quand sa cousine se fut éloignée, elle parut plus enjouée. Elle déploya toutes les séductions de son esprit un peu paradoxal et de sa verve moqueuse. On eût dit qu'elle tentait de conqué-

rir le jeune capitaine, mais celui-ci était trop modeste pour s'en douter. Du reste, Lauriane était fort entourée et elle était aimable pour tout le monde, en fille prudente qui tient à avoir plus d'une corde à son arc. Seul, le jeune duc de Fontareine était traité par elle avec une certaine hauteur. Est-ce parce qu'il était d'un âge à ne pouvoir en faire un mari ; ou bien, en dépit de sa parfaite courtoisie, parce qu'il ne paraissait pas absolument subjugué ? En effet, Raoul gardait toute sa liberté et sa présence d'esprit en face de cette prestigieuse beauté, de ce chatoyant esprit, de ce talent sans pareil ; l'altière Lauriane ne le lui pardonnait pas.

Elle chanta encore plusieurs fois et toujours avec le même succès.

Tandis qu'elle était applaudie et louée, Christine restait dans l'ombre, mais sans paraître en souffrir nullement. Elle se tenait volontiers à l'écart.

Guy sortit de l'hôtel de Fontareine avec les dames Ferrat.

« Me permettez-vous, Madame, dit-il à la mère, d'aller vous porter des nouvelles de Bretagne ?

Lauriane abaissa ses paupières sur ses prunelles glauques qu'un éclair de plaisir avait traversées.

— Sans doute, répondit avec empressement madame Ferrat, qui ne pensait qu'au plaisir d'entendre parler de son amie. Nous sommes chez nous le jeudi.

Le jeune capitaine remercia, mit ces dames en voiture et retourna chez lui la tête pleine de deux images bien différentes.

## V

Guy venait assidûment chez la duchesse de Fontareine, qui recevait le lundi et le vendredi.

Grâce au séjour qu'il avait fait à Torpes, Christine et lui avaient toujours une occasion de causer ensemble. M. de Loël s'informait, avec un intérêt affectueux, à chacune de ses visites, de la santé de ses hôtes d'un jour, c'était une espèce de préambule à leurs petites causeries. Guy se sentait de plus en plus attiré vers cette jeune fille, qui savait charmer sans y prétendre, dont les moindres mouvements étaient empreints de grâce, dont le doux visage révélait l'âme droite et pure. Il n'était pas jusqu'à sa voix pénétrante qui n'indiquât une nature généreusement douée, un cœur aimant. Enfin, dans la conversation, elle laissait deviner une intelligence rare, que les principes les plus élevés et les plus solides rehaussaient. Cependant, Christine ne parlait jamais avec Guy au delà de quelques instants. Elle était réclamée par mille soins, puis, elle sentait qu'il n'était pas de bon goût dans sa



position d'accaparer l'attention d'un visiteur, surtout ce visiteur étant un jeune homme.

Le capitaine n'était pas moins fidèle aux jeux de madame Ferrat. Il ne pouvait se défendre d'admirer Lauriane, qui relevait sa beauté par des toilettes savantes et qui faisait briller son esprit original sur toutes ses faces. Elle traitait Guy mieux qu'aucun autre habitué du salon de sa mère, et le jeune officier était flatté de la préférence qu'elle lui accordait. Il subissait, chose étrange, une double influence : loin de Lauriane, il était invinciblement attiré vers Christine, mais en présence de la sirène, il était séduit, entraîné, et la douce image de la jeune institutrice s'effaçait quelque peu.

Un jeudi, il arriva chez mademoiselle Ferrat un peu plus tard que de coutume.

« Je croyais que vous ne viendriez pas, lui dit Lauriane, qui recevait seule, ce jour-là, et que je ne pourrais vous faire mes adieux.

— Vos adieux ! fit-il d'un air consterné. Vous partez donc ?

— Eh oui ! un frère de ma mère gravement malade dans le Poitou nous appelle auprès de lui. Il m'est pénible de quitter Paris et... mes habitudes, mais on se doit aux membres malheureux de sa famille. »

Elle n'avait garde d'ajouter que son oncle était riche, qu'il ne réclamait pas ses soins, mais qu'elle allait vers lui espérant qu'il ferait d'elle son unique héritière. Elle avait pourtant hésité à se rendre en Poitou ; elle s'était bien aperçue du charme que Christine exerçait sur Guy et elle se disait que mieux vaudrait peut-être ne pas s'éloigner, pour ne pas laisser le terrain libre à sa cousine, mais Lauriane était une fille pratique, positive ; elle pensait que la fortune du vieil oncle n'était pas chose à dédaigner, qu'elle la mettrait à même de faire un autre mariage si Guy lui échappait. Puis Christine, naïve et sans calcul, était facile à vaincre.

« Que vais-je devenir le jeudi ? fit Guy, je m'étais fait une si douce habitude de venir... parler de ma mère avec madame Ferrat.

— Vous vous passerez fort bien de nous, j'en suis certaine, répondit Lauriane avec son plus séduisant sourire. »

Guy allait protester et dire peut-être des paroles sincères, entraîné qu'il était par la situation, mais qu'il eut regrettées, un instant après, quand une dame entra. C'était l'amie intime de mademoiselle Ferrat, et Guy l'avait rencontrée plusieurs fois déjà.

« Eh bien ! Lauriane, dit la dame, tu pars donc pour soigner l'oncle au million. Espérons qu'il te le laissera à toi seule, car s'il le divisait entre ses nombreux neveux et nièces, la part de chacun serait mince. Je pense que tu t'arrangeras de façon à ce que le gâteau ne soit pas partagé. »

Le visage de mademoiselle Ferrat s'était empourpré.

« Je n'ai pas les sentiments intéressés que tu me prêtes fort gratuitement, ma chère, dit-elle. Je vais soigner mon oncle par devoir et par affection.

— On dit toujours cela, fit la dame ; mais où serait le mal, quand tu voudrais hériter seule. »

Mademoiselle Ferrat s'appretait à répliquer et vertement sans doute, car ses yeux étincelaient, quand la porte s'ouvrit laissant passage à une autre visiteuse. Guy se leva aussitôt pour sortir, il était désagréablement impressionné.

En regagnant son logis, il pensait à la scène qui venait de se passer. Certes, la jeune dame, amie de Lauriane, avait un ton acerbe et ne paraissait pas bonne, cependant elle disait peut-être vrai, et il était pénible à Guy de voir mademoiselle Ferrat sous les traits d'une femme fausse et intéressée.

Par un retour très naturel, l'image de Christine se présenta alors à sa pensée. Sans doute elle était moins belle que sa cousine, mais comme elle savait charmer ! Son esprit n'éclatait pas en saillies vives et peu charitables souvent, mais combien son sens était droit, quelle rectitude dans son jugement, comme sa belle intelligence saisissait, comprenait tout ; comme elle savait rendre gracieusement sa pensée et comme on sentait le cœur sous les mots !

Pourquoi Guy de Loël établissait-il cette espèce de parallèle entre les deux cousines ? Était-il donc entraîné aussi bien vers l'une que vers l'autre ? Que résulterait-il de ce double sentiment, de cette irrésolution de son cœur qui ne savait où se fixer ?

## VI

Le lendemain du départ des dames Ferrat, Guy fit une visite rue de Varennes. Il trouva sa vieille parente fort affairée. Elle recherchait, aidée de Christine, un titre ancien qui devait figurer dans un procès. Les deux femmes se reconnaissaient difficilement dans l'amas de papiers poudreux et précieux que la duchesse ne voulait pas confier à son avocat. Raoul avait bien promis de venir à leur secours, mais il était pris par les courses où il espérait que son cheval Black remporterait le premier prix.

Guy offrit ses services. La duchesse accepta et l'officier revint le lendemain à l'hôtel pour débrouiller ces parchemins.

On était arrivé au commencement du printemps. Le jardin de l'hôtel sur lequel donnaient les fenêtres près desquelles on travaillait était plein de soleil, de verdure tendre et de fleurs parfumées, dont la brise apportait les senteurs aux



trois personnes réunies dans le salon. Le ciel était d'un bleu doux, estompé encore de légers nuages blancs. La duchesse était assise seule à une petite table, absorbée par son chartrier, Guy et Christine, plus rapprochés d'une fenêtre, passaient les titres en revue.

Un instant, Christine interrompit son travail et se mit à regarder pensivement le ciel et quelques oiseaux qui s'élevaient dans les airs, Guy s'arrêta à son tour et la contempla. Jamais elle ne lui avait paru aussi jolie, jamais elle ne l'avait ému ainsi. Tout à coup, elle sentit le poids du regard de Guy posé sur elle. Elle secoua la tête, tout en souriant et en rougissant.

« Vous auriez voulu être parmi les nuages et les oiseaux que vous admiriez ainsi ? lui demanda le jeune homme. »

— Mais, répondit-elle, n'avez-vous jamais eu ce désir de courir ainsi dans l'espace avec eux ?

— Et vous vous rendiez sans doute à Torpes dans leur compagnie. Ce jardin de votre père que j'ai vu enseveli sous la neige, doit être plein de fleurs et de chants aujourd'hui. J'aimerais, comme vous, à m'y retrouver. »

Christine ne répondit pas.

— Pensez-vous, reprit-il, un peu piqué par ce silence, que je serais moins bien reçu par vos parents que la première fois ?

— Et pourquoi donc ? fit Christine. Ils ont conservé de vous un souvenir excellent. Mais le hasard vous ramènera-t-il jamais de ce côté ?

— Ce n'est pas toujours le hasard qui dirige nos pas. »

La jeune fille redevint muette.

« Et vous, continua l'officier, n'aimeriez-vous pas à voir la Bretagne et l'Océan dont la grande voix m'a bercé ? »

Christine commençait à se sentir embarrassée.

« Mais, fit-elle, il est peu probable que j'aie jamais l'occasion d'aller visiter votre pays. »

Et elle se remit à feuilleter les parchemins. La porte s'ouvrit et Christine vit entrer la petite Bérangère avec une sensation de soulagement.

L'enfant courut à elle et lui prodigua ses caresses. Guy regardait ce tableau délicieux : la petite fille pendue au cou de Christine qui la contemplait d'un air de tendresse maternelle.

C'était l'heure où M. de Loël se retirait. Il se leva pour aller saluer la duchesse, puis il enleva Bérangère dans ses bras et l'embrassa à plusieurs reprises, comme pour prendre sa part dans son affection...

Huit jours se passèrent pour Guy et Christine dans cette intimité. Le premier attendait impatiemment l'heure d'accourir chez la duchesse, bénissant l'inanité des recherches qui s'exécutaient. Christine s'était fait aussi une douce habitude de la présence du jeune homme. Un jour où il ne vint pas, les heures parurent plus longues à Christine, toutes remplies qu'elles étaient de ses occupations et de ses devoirs habituels. Elle crut qu'elle ressentait ce vide parce qu'elle aimait à causer avec lui, leurs idées et leurs goûts étant les mêmes sur une foule de points.

ANN SEPH.

(La suite au prochain Numéro).

## ÉCONOMIE DOMESTIQUE

### ALOUETTES A LA MINUTE

Faire fondre du beurre dans une casserole; y mettre les alouettes et les retirer lorsqu'elles ont pris couleur. Hacher fin un quart d'échalotes, un peu de persil, 20 champignons pour 12 alouettes et jeter ce hachis dans le beurre demeuré au fond de la casserole, ajouter trois cuillerées de bouillon, un verre de vin blanc sec, laisser cuire pendant cinq minutes, mettre les alouettes, et servir chaud. On peut ajouter des croûtons.

### CONFITURES DE POIRES FONDANTES

Pour quatre kilogrammes de fruits, deux kilogrammes de sucre. Que les poires ne soient pas trop mûres; épluchez-les, coupez-les en quatre, ôtez le cœur et les pépins, mettez-les

dans une terrine, avec le sucre cassé en petits morceaux, laissez-les ainsi vingt-quatre heures. Faites-les cuire une heure à feu vif, en les remuant constamment (sans les écraser), avec une écumoire de cuivre. Ajoutez le zeste haché et le jus de deux citrons.

### SAUCE BLONDE POUR RÔTI OU POISSON

Dans un verre de bon bouillon, faites fondre un peu de beurre frais, avec persil, oignon et champignons hachés, mouillez avec un verre de vin blanc, un citron coupé par tranches et son zeste, sel, poivre; faites bouillir un quart-d'heure, ajoutez trois jaunes d'œufs, remuez bien, passez au tamis et servez sous un turbot, ou des soles, ou du saumon, ou pour accompagner un rôti de veau.



## LE CHAPELET

Ce collier qu'une croix termine

Et que ma mère déroulait,

Est-il parure féminine?...

— Ma fille, c'est un chapelet.

C'est le bijou de la prière;

En bois, en plomb, comme en or fin,

Dans le palais ou la chaumière,

La foi chrétienne est son écrin.

Chaque perle entre les doigts passe.

Pour saluer avec ferveur

Cette Vierge pleine de grâce

Qui fut la mère du Sauveur.

L'hymne pieuse ainsi s'achève

En embrassant le crucifix,

Et la main droite au front se lève,

Au nom du Père, au nom du Fils.

La vie aussi n'est qu'un rosaire

Qui se déroule grain à grain,

Dans l'espérance ou la misère,

Dans le bonheur ou le chagrin.

Le chapelet apprend, mignonne,

Qu'on doit bénir joie et douleurs.

Il symbolise la couronne

Faite d'épines ou de fleurs (1).

ARTHUR TAILHAUD.

(1) *Poésies paternelles*, chez Didier, 35, quai des Augustins, Paris. — Un volume, 3 fr. 50 c.

## REVUE MUSICALE

La musique en voyage. — Etude. — Fantaisie (sans musique) sur la nature. — Coup d'ailes vers les astres.

La musique voyage, elle a quitté Paris. Elle est aux bords de mer, aux stations thermales. Elle se repose au fond des villas champêtres, elle se régénère sous les ombrages des grands parcs.

Bien avisée, selon nous, elle ne dédaigne pas une petite *fugue* sur les bords de la Newa, ou mieux encore sur les glaciers de la Suisse.

La suivre qui pourra.

Quant à nous, qui n'avons point les goûts nomades, qu'il nous soit permis de laisser errer librement notre pensée, sur tout ce qui nous en-

tourne, dans cette nature toujours jeune, toujours riche et féconde en chefs-d'œuvre.

Il n'est nul besoin de franchir les monts, ni de doubler les caps, pour en goûter les profondes harmonies. C'est le même soleil qui éclaire des milliers d'horizons et qui réchauffe les bords des océans immenses, comme ceux des modestes ruisseaux. Ce sont les mêmes brises qui soupirent pendant les soirs d'été à travers les grands pins maritimes et les faibles roseaux de la rivière. L'univers est rempli de mystérieuses voix qui célèbrent tour à tour l'allégresse de la vie, la terreur de la mort. Puissant contraste! admirable synthèse, qui



symbolise la lutte éternelle entre le bien et le mal, aux yeux du penseur, du moins.

Malheureusement, le goût des splendeurs de la création n'est pas développé dans les masses, elles y sont généralement insensibles.

Nous devons convenir, en revanche, pour l'honneur de notre époque, que beaucoup d'intelligences cultivées se jettent avec ardeur dans l'étude de la nature. La science a pris un bâton de voyage, et s'est mise à parcourir le globe pour l'explorer, lui arracher ses secrets et nous les révéler ensuite. C'est un pas de fait vers la foi, quoi qu'en disent ou quoi que fassent les apôtres de l'erreur, car les merveilles de la création sont éclairées d'une lueur divine.

Il importe que le sentiment de la nature se développe et s'épure chez le peuple. Il importe qu'il étudie ses phénomènes, ses transformations, ses prévoyances, ses délicatesses. C'est là qu'il trouvera, dépouillée de dangereux sophismes, la source de toute morale et de toute instruction. Alors, seulement, ses jugements faussés, ses instincts mal conduits seront ramenés à l'idée du beau et du vrai, il retrouvera la conscience de son âme. Il est aussi certains esprits, vastes mais turbulents, qui n'eurent jamais une heure de méditation dans leur vie agitée. Pouvant tout édifier, ils se consacrent à tout détruire. Aimant les milieux frivoles, faciles à s'exalter, difficiles à contenir, ils ébranlent l'univers en rêvant de gouverner un coin du monde.

C'est dès la jeunesse qu'il faut s'habituer à lire dans les pages immortelles que la nature déroule sous nos yeux. Tout est grand, fécond, religieux dans ses phénomènes, dont quelques hommes ont su faire de si magnifiques applications. Ces éloquents témoignages de la puissance de Dieu, qui a mis dans le cerveau humain la somme d'intelligence nécessaire pour comprendre, comparer, classer, utiliser ses créations, sont et seront toujours les intarissables sources où l'homme ira puiser les principes de tout savoir, de tout progrès et de toute vérité.

On enseigne la science de la matière, on la propage, mais on néglige, on abandonne celle de l'esprit.

Les examens les plus laborieux, les solutions les plus hardies ne nous empêcheront jamais d'élever nos regards jusqu'au sanctuaire de la vie éternelle.

La végétation prise dans son ensemble revêt un caractère particulier de grandeur qui nous étonne. Les harmonies naturelles des plantes, leurs rapports avec les êtres vivants, leur commune origine, tout, en elles, nous conduit à l'idée d'un Dieu immense et paternel.

En contemplant les merveilleux ressorts qui régissent le mouvement et la vie, en examinant ces organes multiples au moyen desquels s'accomplissent les fonctions végétales, nous ne pouvons nous défendre d'une profonde admira-

tion pour la prévoyance infinie de la nature.

Les pures et délicates jouissances qu'on puise dans l'examen approfondi de ses éléments si variés : géologie, végétation, entomologie, astronomie, ne s'évanouissent pas avec l'âge, comme les amusements stériles de la jeunesse. Elles prennent une direction sérieuse, et deviennent pour tous une source abondante de conversations instructives et de profitables enseignements.

Puisque nous avons nommé l'astronomie, quelques mots en terminant se trouveront d'actualité, justifiées par la comète, qui a si chaudement exécuté sa partie dans l'immense orchestre des astres, qu'elle a failli nous métamorphoser en salamandres, et faire de notre planète un océan de feu!

C'est aux bergers de la Chaldée que l'on doit les premiers éléments de la science astronomique, de même que c'est aux laboureurs de l'Égypte qu'on doit celle de la géométrie.

La vie en quelque sorte oisive des premiers, les poussait à chercher dans l'observation des merveilles de la nature, une occupation à leur esprit. Les autres dont une inondation du Nil avait confondu les propriétés, inventèrent des mesures exactes pour reconnaître leurs champs d'avec ceux de leurs voisins. Ainsi l'astronomie est fille de la contemplation, la géométrie est fille de l'intérêt.

Camille Flammarion dit que les comètes « sont des amas de vapeurs de la dernière ténuité et qu'elles s'enfoncent dans les cieux à toutes les profondeurs. »

Il ajoute que « leur nombre est immense, selon toute probabilité, et qu'il s'élève à des centaines de mille. »

Le célèbre professeur termine ainsi : « Vu de loin, l'Univers est un ensemble gigantesque de systèmes stellaires, dont les soleils radieux, les planètes splendides, les comètes flamboyantes et toutes les créations éthérées se croisent, se cherchent, se succèdent incessamment, emportées par un mouvement perpétuel dans les routes diverses où les lois divines les conduisent. La vie habite là, non la mort; l'activité non les ténèbres; l'harmonie, non le silence; les transformations successives des choses existantes, non l'immobilité et l'inertie. C'est là, c'est là surtout, qu'il faut regarder pour connaître la réalité de la création vivante, et non sur le grain de sable où nous sommes confinés ici-bas. »

Mais au lieu de conduire nos lectrices dans le monde des soleils, que ne pouvons nous nous envoler avec elles, dans les planètes *Mars* ou *Uranus*! La température humide de la première, ou les neiges glacées de l'autre nous sembleraient si délicieuses, en ce temps de canicule enragée!

Qu'elles nous pardonnent d'avoir quitté notre sujet habituel, pour effleurer sur l'aile de la fantaisie, les immuables chefs-d'œuvre du maître des univers.

MARIE LASSAVEUR.



## CORRESPONDANCE

## FLORENCE A JEANNE

Moqueuse!... Est-ce ainsi que tu abuses de mes confidences?... Comment! Je t'écris du fond d'un arbre et tu t'empresses d'en avertir toutes nos amies! les unes m'envient; les autres se moquent de moi; celle-ci me nomment Estelle, ce qui oblige mon Pierre à s'appeler Némorin; celles-là me saluent d'un: « bonjour, belle Ermite » qui ne se dit pas sans rire, et je suis fort embarrassée pour répondre à ces différentes appellations; aussi... n'y répondrai-je pas.

Je tiens cependant à vous affirmer que je sais encore vivre sous un toit et même marcher dans un salon; que je ne suis pas plus implantée sur les bords du Danube, en coiffe de paysanne, que dans les flancs de mon châtaignier; et qu'enfin au besoin, je fais preuve de civilisation, je remplace le brodequin par le soulier de satin, et le patois par du français correct ou à peu près. Tout le monde n'en pourrait pas dire autant, ma Jeanne, par ce temps de langue verte et d'expressions internationales: Le vocabulaire en vogue a vu le jour aux halles; pour se déplacer en grandissant; des loges de concierges, il s'est introduit dans les coulisses de théâtre; de celles-ci, il a fait invasion dans les boudoirs et dans les salons, dans les villas et dans les châteaux... petit poisson est devenu grand parce que le mauvais goût lui a prêté vie; et petit poisson a ponde tant et tant d'œufs, que la terre et l'onde frémissent devant cette universelle éclosion. Enfin, le croirais-tu? la gendarmerie elle-même, la gendarmerie qui est une de mes passions, une de mes croyances, une de mes religions, la gendarmerie se laisse corrompre! L'autre jour, un gendarme de Saint-Sulpice remettait un procès-verbal au juge de paix; celui-ci après l'avoir lu essuie ses lunettes, se frotte les yeux et relit... Ce juge de paix ignore absolument ce que c'est que de *piquer un soleil*, *casser du sucre*, *avoir une araignée dans le plafond*, etc. Comment aurait-il pu deviner ce que c'est que de *tailler une basane*. Et cependant Jeanneton Galuchot, en plein bourg, devant le porteur de contraintes, la pêcheuse d'écrevisses et le tondeur de chiens, avait *taillé une basane* à son mari!

Tu peux te priver de l'explication. Le gendarme l'a donnée au Juge de paix, mais celui-ci

me la refuse; ce qui me prouve une fois de plus les écueils de l'argot: repoussant à la surface, il a le fond bourbeux!

Donc, je me contente du simple français d'autrefois; et, comme il est suffisamment clair, on me pardonne ce faible et l'on me reçoit quand même. On ne m'en reçoit que mieux, prétend madame R... qui veut m'avoir à toutes ses réunions.

Cette indulgente amie est à la campagne pour longtemps encore, plus active, plus occupée que jamais. Elle amasse les provisions d'hiver comme la fourmi, et prépare les conserves mieux que le baron Brisse; elle se trouve à la fois ici, là et ailleurs; elle suffit à tout: et comme si ce n'était pas assez de faire le bonheur de son mari, de ses filles et de ses gendres, de ses fils et de ses brus, elle étend son action jusqu'à ses amis dont elle ensoleille la vie, jusqu'à ses intimes dont elle parfume l'existence!

Elle nous réunit en ce moment sous son toit: les maris, pour ouvrir la chasse; les femmes, pour faire du temps le plus agréable emploi possible, ce qui, pour quelques-unes, consiste à n'en rien faire du tout.

Nous sommes nombreux, très nombreux, même! et cependant aussi peu encombrants que gênés. Cette maison est si intelligemment aménagée et tenue avec tant d'ordre! Il s'y trouve si exactement une place pour chaque chose, chaque chose y occupe si invariablement sa place que l'empiètement et la confusion y semblent impossibles.

Les Parisiens épris des niches badigeonnées et des biscuits de Savoie et autres pièces montées qu'on nomme castels et villas dans leur banlieue, ne daigneraient pas honorer d'un regard la maison de madame R..., M. R... lui-même, a sur la conscience une phase d'injustice à son endroit.

Quand il revint de Paris où l'étude du droit l'avait retenu un peu trop longtemps, quand après avoir épousé la fraîche mademoiselle G..., devant un cortège de deux cents oncles et tantes, grands-cousins et grandes-cousines, petites-cousines et petits-cousins qu'on hébergea trois jours, il amena sa jeune épouse sous le toit conjugal, ce ne fut pas d'un air triomphant, oh! non!... Les



espiègleries architecturales des environs de Paris lui avaient gâté le coup d'œil ; le regard encore plein de toutes les couleurs de l'arc-en-ciel, de toutes les parodies possibles et impossibles d'ordres architectoniques, il trouvait cette grande masse carrée hideuse : ni créneaux en miniature ! ni machicoulis de poche ! ni tourelles d'étagère ! rien !... rien que des murailles solides tapissées de plantes grimpantes, des portes monumentales et de larges fenêtres qui laissaient entrer sans façon des flots d'air et de soleil !

C'était tout bonnement inacceptable et l'on ne pouvait vivre là !

M. R... en jugea du moins ainsi et décréta sans plus d'hésitation, la démolition complète du vieil immeuble. Pendant qu'on réunissait assez de pics, de pioches et de marteaux pour l'entamer, M. R... enfermé dans son cabinet, faisait des plans de reconstruction... Durant huit jours, il traça, effaça, retrancha, ajouta, combina et créa dans le silence et le recueillement. Puis ayant jugé son œuvre bonne, il étala ses plans sous les yeux de sa femme. C'était si compliqué vraiment, qu'elle crut n'y rien comprendre. M. R..., avec autant de promptitude que de condescendance copia aussitôt ses plans en relief... madame R... n'avait que trop compris !...

« Vois-tu, mon ami, dit-elle avec une expérience précoce, tu as peut-être tort de me consulter, car je n'entends rien à l'architecture ! Ce qui me prouve même mon manque de bon goût, c'est que... vraiment... je ne trouve pas ça joli... et cependant, ça doit l'être, puisque c'est toi qui l'as fait ! Après tout, il ne s'agit que de s'entendre. Voyons, supposons que ta maison soit la plus belle demeure de l'univers ; c'est entendu. Mais, dis-moi : est-ce pour toi ou pour les passants qu'elle sera construite ?..

Et comme le mari ne comprenait pas très bien où voulait en venir sa femme, elle ajouta :

« Oui, les passants, les touristes, les voyageurs diront certainement : quelle ingénieux fouillis d'ailes, d'angles, de pointes et de rondeurs, d'ogives et de cintres, de creux et de saillies que cette habitation ! Assurément, c'est un individu bien habile qui a imaginé tout cela. Connaissez-vous son nom ?.. Si c'est pour ces messieurs-là que tu jettes ton argent dans le mortier, tu auras fait tes frais, mon ami, n'en parlons plus. Mais si tu construis ton nid pour ton usage personnel et pour celui de ta famille, ne crains-tu pas qu'il ne nous semble peu commode un jour ?.. Que de place perdue par l'impossibilité de s'en servir ! Que feras-tu, en effet, de ces tourelles et tourillons ? de ces poivrières, galeries, etc ?.. Ces ailes masqueront le jour à la façade principale tout en la privant d'air ; ces colonnades surplombant rendront humides et tristes les étages inférieurs ; ces...

Et madame R., avec son bon sens pratique,

démolit pierre à pierre la Babel maritime. Quand elle la vit rasée, elle s'empressa de semer du sel sur l'emplacement :

« Et les frais d'entretien d'une machine aussi compliquée, ajouta-t-elle, les nombreux domestiques à payer, à nourrir ! les complications d'existence ! le temps perdu, l'argent gaspillé, la mauvaise humeur et les préoccupations, as-tu porté tout cela au devis ?..

Et enfin, conclut-elle, les vieux souvenirs d'enfance, l'écho des voix éteintes, la trace des pas de ta mère, par quoi les remplaceras-tu ?..

Ce fut le dernier coup : monsieur R. était vaincu ! Il encadra ses plans ; mais il congédia les démolisseurs, et la vieille demeure, suffisamment rajeunie pour ne pas l'être trop, resta en harmonie avec les êtres bons et hospitaliers qui l'habitent, avec le paysage aux larges lignes qui lui sert de cadre.

C'est dans ce cadre, ma petite Jeanne, que se déroule depuis quelques jours le tableau vivant dont les scènes varient d'heure en heure. Nos maris n'ont pas de grands équipages de chasse et battent la campagne à pied comme de simples bourgeois qu'ils sont pour la plupart ; mais après les exploits de la journée, s'ils reviennent le carnier vide, ils nous rapportent, en revanche, belle humeur et non moins bel appétit. Leur conversation s'attarde un peu trop, il est vrai, sur la randonnée du lièvre, les ruses de la perdrix, la fougue de Fanfare ou la mollesse de Trompette ; mais cette conversation les amuse, eux qui ont toute l'année l'ennui des rapports administratifs et du travail de bureau ! Allez donc, Fanfare ! allez donc, Trompette ! Sommes-nous d'ailleurs si amusantes pour ces chers maris, quand nous parlons chiffons ?..

A propos de choses ennuyeuses, on cite toujours la pluie, n'est-ce pas ? Eh ! bien, chère belle, la pluie n'est pas ennuyeuse du tout chez madame R. Elle tombait hier à torrents. Impossible de risquer au dehors une robe de toile ou un chapeau de paille ; impossible même d'exposer aux averse la batterie d'un fusil ou le muséum de Fanfare ! Non, vraiment, on n'aurait pas mis un chien dehors ! Les hommes dissimulaient à peine leurs bâillements en tambourinant sur les vitres inondées ; les femmes s'enlaidissaient en faisant la moue et l'atmosphère du salon s'alourdissait sensiblement. Madame R., retenue à la lingerie depuis le déjeuner, nous revint souriante et jugea d'un coup d'œil la situation :

« Oh ! les paresseux ! fit-elle. Voulez-vous bien travailler ! »

Mais les hommes étaient las du billard, les femmes, de la musique, les enfants, du loto et des autres jeux en leur possession.

Madame R. s'en aperçut :

« Nous sommeillons, dit-elle en souriant. Réveillons-nous par quelques jeux d'esprit. Personne n'est bête ici, que je sache ! et tout le



mondes'y trouve à la hauteur des circonstances.»

En effet, les portraits, les charades, les homonymes ramenèrent bientôt des pétilements dans tous les regards et des saillies sur toutes les lèvres.

Quelqu'un proposa des proverbes. C'était à moi de deviner. Je sortis à mon tour. Quand je rentrai, suivant les règles du jeu, la première personne à laquelle j'adressai une question quelconque y répondit en glissant, parmi les nombreux mots d'une phrase, le premier mot du proverbe, c'était : *tel*. Tu penses bien que cela ne me dit absolument rien. La seconde personne interrogée n'eut pas de peine à placer le second mot dans une courte réponse. C'était *qui*. Convien qu'il n'y avait pas de quoi me mettre sur la voie. La troisième avec le troisième mot *rit* ne m'aida pas davantage ; la quatrième avec le quatrième mot : *vendredi* me fit dresser l'oreille. Je devinai quand la cinquième prononça *dimanche* et pour faciliter la sixième réponse, je demandai au sixième : Que fera votre fille, si vous la grondez demain ? Il vit que je tenais mon proverbe et ne prit même pas la peine de répondre : « Elle pleurera ! »

Mais ce jeu est difficile ; parfois, souvent même, les interrogés manquent d'à-propos ; s'ils ont à placer le mot brebis, par exemple ou hareng ou quelque autre de ce genre et qu'on les interroge sur le dôme des Invalides ou l'Assomption de Murillo, ils perdent contenance. D'autres, au contraire, ont trop d'à-propos : ils se jouent si bien des difficultés, ils noient si complètement leur mot dans un déluge d'expressions plus saillantes, que le malheureux Œdipe de salon rougit, se trouble et donne sa langue aux chats.

Madame R..., faisait cette observation en proposant de changer de jeu, quand un gentilhomme qui passe les hivers à Paris, demanda au contraire, la continuation des proverbes avec modifications :

« Chez la duchesse de M..., dit-il, chez le littérateur de B..., et chez le peintre D..., ce jeu là ne se parle point : il s'écrit ; par conséquent, chacun choisit son proverbe à son gré, le fait tout seul et le donne à deviner à tout le monde. Il s'agit simplement d'attraper au vol une idée, la première venue, qu'elle ait ou non du rapport avec le sens du proverbe choisi. L'essentiel est de placer à son ordre chacun des mots de ce proverbe pêle-mêle avec les autres mots nécessaires à l'expression de cette idée. Voulez-vous essayer ? »

Nous le voulûmes.

La plupart des joueurs se contentèrent de la prose, le simple langage des hommes ; quelques-uns adoptèrent le langage des dieux.

Ainsi, madame R..., d'un crayon quelque peu émoussé qui traçait gros et lisible, écrivit :

« On l'a remarqué : *Tel* qui pose pour la philanthropie est souvent, en secret, un maître avare et dur, un tyran domestique ! et *tel* qui est considéré comme un grand homme par le public, descend du piédestal devant son valet de chambre. »

Ce n'était pas difficile à deviner. Mais pour peu que tu aies l'esprit paresseux aujourd'hui, chère Jeannette, je vais t'épargner la peine de chercher :

« On l'a remarqué : *Tel* qui pose pour la philanthropie est souvent, en secret, un maître avare et dur, un tyran domestique ; et *tel* qui est considéré comme un grand homme par le public, descend du piédestal devant son valet de chambre. »

*Tel maître, tel valet.*

Le gentilhomme, habitué des soirées de la duchesse, du poète et du peintre où ce jeu spirituel est si fort en honneur, nous livre ces vers :

Qui d'entre vous, Mesdemoiselles,  
Dédaignant bijoux et dentelles,  
Aime la mousseline... et la simplicité ?...  
Qui d'entre vous, Messieurs, n'aspire  
Qu'à bien penser et qu'à bien dire,  
Et, par de faux besoins, n'est pas sollicité ?...  
Enfin qui d'entre nous, en toute modestie,  
Reconnaît son erreur, s'en repent, se châtie,  
Et pour tous indulgent ne se pardonne rien ?...  
A celui-là je dis, s'il existe : « C'est bien ! »

« Devine, Jeanne. Je t'humilierais en t'aidant, n'est-ce pas ? Cependant, n'y mets pas de fausse honte et... si tu as besoin d'un peu de lumière... Tu en demandes ?... Eh bien ! ce proverbe a cinq mots ; il commence par *qui* et finit par... Oh ! tu m'en voudrais de te souffler à ce point ! Cependant j'ajouterai, au risque de te fâcher, que le second mot est au troisième vers ; le troisième mot au cinquième vers ; le quatrième mot, au huitième vers ; et le cinquième au dernier.

— Ah ! pour cette fois, si le chat entrevoit le moindre bout de ta langue, c'est que tu le voudras bien.

A toi,

FLORENCE.



## PROVERBE

D'avance nul ne sait quel sort sera le nôtre,  
 Si ce n'est Dieu.  
 Serons-nous Job? Crésus? guerrier? prophète? apôtre?  
 Tout glace ou feu?  
 Ou mieux : En son labeur, notre vaste cervelle,  
 Aux applaudissements des peuples ébahis,  
 Ira-t-elle doter d'une.... mode nouvelle  
 Notre pays?...

## MOSAÏQUE

Le véritable prix de l'existence lui vient non  
 pas des plaisirs qu'on y goûte, mais des devoirs  
 qu'on y accepte.

Antonin Rondelet.

Vivre, ce n'est pas seulement apprendre, c'est  
 appliquer.

Legouvé.

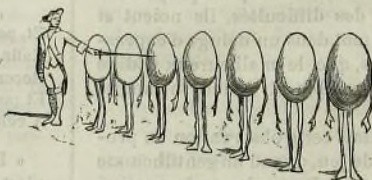
Le passé s'embellit à nos yeux des ennuis du  
 présent.

De Stassart.

L'avarice et la charité se trahissent par des  
 effets semblables : la charité se fait dans le ciel  
 le trésor que l'avarice se fait sur la terre.

Balzac.

## RÉBUS



Explication de l'Énigme d'Août : Quand, Khan, Caen, camp, cancan.

Les mots en carré d'Août : Robe, Oran, Bart, Ente.

Explication du Rébus d'Août : Le pauvre sans patience est une lampe sans huile.

Le Directeur-Gérant : JULES THIÉRY